PHILOSOPHES ET PENSEURS

Maurice SOURIAU

Professeur à l'Université de Caen.

Les Idées Morales de Madame de STAËL

BLOUD & Cie

S. et R. 555-556

PHILOSOPHES ET PENSEURS

LES IDÉES MORALES DE MADAME DE STAËL

PAR

Maurice SOURIAU

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD & Cie

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

1 ET 3, RUE FÉROU. — 6, RUE DU CANIVET

1910

DU MÊME AUTEUR

CHEZ BLOUD.

Les Idées morales de Victor Hugo, 3me édition.

Les Idées morales de Chateaubriand, 3me édition.

A LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

Pascal.

La Préface de Cromwell (couronné par l'Académie française), 5e édition.

Bernardin de Saint-Pierre, *d'après ses manuscrits* (couronné par l'Académie française).

CHEZ HACHETTE.

De la Convention dans la Tragédie classique et le Drame romantique (épuisé).

La Versification de Molière (épuisé).

L'Evolution du Vers français au XVIIe **siècle.**

CHEZ MAY ET MOTTEROZ.

Louis XVI et la Révolution.

CHEZ VUIBERT ET NONY.

Moralistes et Poètes.

Népomucène Lemercier et ses correspondants.

CHEZ JOUAN (à Caen).

Voyage d'Encausse, *faict par MM. Chappelle et Bachaumont.*

B. DE SAINT-PIERRE. — **Empsaël et Zoraïde,** ou les **Blancs esclaves des Noirs à Maroc.**

Le Texte authentique des Harmonies de la Nature.

Le Mouvement littéraire en Normandie de 1898 à 1902.

A LA SOCIÉTÉ DES TEXTES MODERNES.

B. DE SAINT-PIERRE. — **La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau,** édition critique.

PRÉAMBULE

Si, pour apprécier les idées morales de n'importe quel écrivain, il est très utile d'interroger sa vie, et de confronter sa doctrine avec sa pratique, cette étude comparative est indispensable quand ce moraliste est une femme, et surtout quand cette femme est Mme de Staël. Ses opinions, en effet, ont varié en même temps que ses amitiés ; son cœur avait des raisons plus puissantes même que sa raison. Dans ses *Mémoires secrets,* d'Allonville a parlé avec une précision un peu brutale des influences masculines qui constituent les différents chapitres de la vie sentimentale de Mme de Staël, notamment de ses rapports avec Benjamin Constant : « Ce Suisse francisé dominait l'ambassadrice de Suède depuis que Mathieu de Montmorency, devenu dévôt et royaliste, lui avait cédé sa place dans son intimité ; et l'influence de l'un et de l'autre sur les opinions de la noble dame explique assez l'intermittence de ses jugements, dits ou écrits, sur les événements auxquels elle prit part (1) ». Sous une forme plus discrète, Michelet dira de même ; il juge Mme de Staël, ainsi qu'il le faut faire, sans l'ombre de galanterie ; il lui refuse même le génie : « Retirons le mot de génie... Réservons ce mot sacré. Mme de Staël avait, en réalité, un grand, un immense talent, et dont la source était au cœur. La naïveté profonde et la grande invention, ces deux traits

(1) D'ALLONVILLE, IV, 108-109.

saillants du génie, ne se trouvèrent jamais chez elle(1). »

Refuser le génie à Mme de Staël paraît sévère. Peut-être a-t-elle été desservie par les circonstances, par la date même de sa naissance qui fit coïncider son épanouissement avec la lutte du vieux monde contre le nouveau. En littérature elle se trouve entre le classicisme caduc et le romantisme naissant qui l'intéresse sans doute, mais qui l'inquiète un peu, et auquel elle ne peut se livrer entièrement (2). En philosophie, elle suit à la fois les Encyclopédistes et Jean-Jacques. Pour le ton, le tact, les manières et les mœurs, il y a toujours de l'à peu près chez elle : Mme de Staël est à la fois ancien et nouveau régime, grande dame à l'occasion, et ressemblant un peu, dit Gouverneur Morris, à une femme de chambre. De même pour la race. Mme de Staël n'est pas tout à fait française ; elle est un peu suissesse, très génevoise, avec quelque chose de germanique qui lui vient de ses ascendants. Elle a tout ce qu'il faut pour être citoyenne de Cosmopolis ; avec cela des accès de patriotisme français quand sa véritable patrie intellectuelle est en danger. Ce manque d'équilibre se retrouvera dans sa morale ; ses idées subissent le contre-coup des agitations de sa vie privée, et des tempêtes politiques qui bouleversent toutes choses autour d'elle.

En somme, nature puissante, bonne au fond, cherchant le bien, meilleure à la fin de sa vie qu'à ses commencements, mais sans régularité dans ses progrès moraux.

(1) *Les Femmes de la Révolution*, p. 80.
(2) Albert Sorel, *Madame de Staël*, p. 87.

Les Idées morales de Madame de Staël

CHAPITRE PREMIER

AVANT 1789

§ 1. — La formation morale.

On aura expliqué la bonne moitié de la nature morale de Mme de Staël, quand on aura dit qu'elle était avant tout fille de Necker, et élève du salon de Mme Necker.

Necker est un faux grand homme ; c'est le type de ces « hommes d'Etat » surfaits, qui perdent l'Etat : personnellement modérés, ils semblent détenir le pouvoir uniquement pour frayer la route aux énergumènes. Quel a été le rôle de Necker ? Ayant la clef des portes de l'Etat, il les a ouvertes à la foule qui l'a acclamé en pénétrant, grâce à lui, dans l'enceinte, et qui l'a laissé dehors, abandonné, ahuri, ne comprenant plus ce qui se passait depuis que le peuple lui-même l'avait remercié. Sa fille, qui l'adore, ne peut le juger : Montgaillard l'a entendue rapporter, comme une vérité toute simple, cette outrecuidance de Necker : « Le salut de la France est dans mon portefeuille (1). »

Mme de Staël a pour sa mère une affection beaucoup plus froide. L'influence maternelle directe est infiniment moins forte que celle de Necker. Tout au plus pourrait-

(1) Montgaillard, II, 12.

on considérer comme un trait commun entre la mère et la fille leurs enthousiasmes chroniques, leurs séries d'engoûments (1). Mme de Staël a aussi un peu hérité de la nervosité de sa mère (2).

Le salon de Mme Necker est le milieu, singulièrement choisi, où va se développer l'intelligence très aiguisée de la jeune fille. Malgré son zèle protestant, Mme Necker s'entoure de philosophes irréligieux qui ne ménagent guère ses sentiments. Un jour, à un de ses fameux dîners du vendredi, après une discussion avec Grimm, elle fond en larmes (3). Le bruit de ces fréquentations va jusqu'à Genève : on y craint que cette société n'ait changé la foi de Mme Necker ; celle-ci s'empresse d'écrire à Moultou : « Je vis, il est vrai, au milieu d'un grand nombre d'athées ; mais leurs arguments n'ont jamais même effleuré mon esprit, et, s'ils ont été jusqu'à mon cœur, ce n'a été que pour le faire frémir d'horreur (4). » Quand Genève lui reproche d'avoir des amis athées, elle répond : « C'est vrai ; j'ai donc des amis malheureux. » Le mot est joli, mais Mme Necker oublie que, pour sa fille, ce sont des amis dangereux. Germaine est là, près du fauteuil de sa mère, droite sur son tabouret de bois, tenant tête, elle aussi, à Grimm, à Raynal et aux autres, mais surtout ne perdant pas un mot de la conversation (5).

A ce moment, c'est une vigoureuse jeune fille, presque pléthorique (6). Elle est un peu extraordinaire; elle a plus de bizarrerie que de charme, mais elle frappe l'attention

(1) D'Haussonville, *le Salon de Mme Necker*, I, 220.
(2) Duc de Levis, p. 86.
(3) D'Haussonville, I, 150.
(4) *Id.*, I, 164.
(5) *Id.*, II, 30.
(6) *Revue Bleue*, 1er semestre 1905, p. 643.

des bons juges. La baronne d'Oberkirch, qui l'observe en 1789, la décrit ainsi : « Mlle Necker me parut une tout autre personne que ses parents, bien qu'elle eût aussi son petit coin génevois, et son grand coin de thuriféraire. Ses yeux sont admirables ; à cela près elle est laide, elle a une belle taille, une belle peau, et quelque chose de parfaitement intelligent dans le regard ; c'est une flamme... C'est et ce sera une femme remarquable (1). »

Son éducation littéraire a été surveillée par sa mère, mais mal dirigée, sans goût. Son modèle, c'est Thomas, le créateur du « gali-thomas (2) ». On l'élève en enfant prodige. Ses premiers barbouillages sont des événements. Grimm, qui a la reconnaissance de l'estomac, rend très gravement compte, dans sa *Correspondance littéraire,* de la première comédie de Mlle Necker (3). On devine ce que de pareilles flagorneries peuvent produire dans une vanité de douze ans. Ainsi surchauffée, la jeune fille étonne par sa surexcitation ; un roman de Mme de Genlis réussit à la troubler ! Mme de Genlis elle-même est surprise de l'effet qu'elle produit en lisant devant cette trop sensible auditrice sa *Zélie ou l'Ingénue :* « Je ne puis exprimer l'enthousiasme et les démonstrations de cette jeune personne pendant cette lecture ; elle m'étonna, sans me plaire ; elle pleurait, faisait des exclamations à chaque page, me baisait les mains à toutes minutes (4). » Remarquons qu'il n'y pas là une simple ostentation de politesse ; c'est tout de bon, en pleine franchise, que Germaine Necker se laisse aller à

(1) Baronne d'Oberkirch, I, 254.
(2) Mme de Genlis, V, 347.
(3) XII, 165.
(4) Mme de Genlis, III, 317.

l'exubérance de sa trop riche nature : « Elle me témoignait, dit Mme de Genlis, une amitié extraordinaire. Il y avait toujours de l'exagération de fait dans ses démonstrations passionnées, mais il n'y avait jamais de fausseté (1). » Les sentiments les plus vrais, les plus naturels, ne connaissent chez Germaine qu'un ton : le paroxysme. L'amour filial est poussé par elle à un point tel que la mort de ses parents lui semble, quand elle en envisage la simple possibilité, n'avoir pour elle qu'une suite logique, le suicide : « J'ai attaché ma vie à ceux qui, suivant les probabilités, ont moins d'années à parcourir. Oh ! mon Dieu, du fond de mon âme entends l'accent le plus vrai qui en soit jamais sorti : épargne à mon cœur un malheur que je ne veux pas nommer, et s'il m'arrivait jamais, pardonne à mon âme d'aller te rejoindre, et d'attenter ainsi à ton ouvrage (2). »

Cette exaltation n'est pas calmée, mais seulement contrariée par la philosophie glaciale dont elle subit le contact dans le salon de sa mère ; les paradoxes qu'elle a entendus là lui ont inspiré de la défiance pour ses idées premières sans y substituer de nouvelles convictions. Ainsi elle n'aime pas son pays d'adoption ; elle ne croit plus à l'idée de patrie, elle avoue à Nils von Rosenstein qu'elle a le cœur cosmopolite, « car pour un être inutile comme moi, les mots de patrie et de roi se perdent dans le vague. Les premiers éléments de la philosophie sont la glace qui nous montre le néant des grandeurs et des faux biens de ce monde, et l'indifférence suit de près cette heureuse ou fatale lumière (3). » A cette lueur incertaine elle essaye de guider ses pre-

(1) Mme de Genlis, V, 354.
(2) D'Haussonville, II, 67.
(3) *Revue Bleue*, *ibid.*, p. 613.

miers pas ; elle hésite un instant sur le seuil du matérialisme : par exemple elle note sur son journal ces impressions d'un réveil qui n'a rien de triomphant : « Qu'il m'en coûte pour me réveiller. Ah ! ce n'est pas le caractère du bonheur... que de préférer à la vie une image de l'anéantissement. Le sommeil me fait souvent trembler : l'âme et le corps ensemble immobiles paraissant avoir alors une destinée trop pareille ; mais non, non, le sentiment de soi subsiste encore, et c'est lui qui caractérise l'existence morale (1). »

On devine quelle impression doit faire sur une nature ainsi préparée la lecture de Jean-Jacques. On connaît de reste, par ses *Lettres sur Rousseau,* son enthousiasme pour celui qui fut, après son père, son véritable maître. Dans la préface de la première édition, elle entonne, en l'honneur de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse,* l'hymne de la gratitude des jeunes : « N'est-ce pas dans la jeunesse qu'on doit à Rousseau le plus de reconnaissance ? Celui qui a su faire une passion de la vertu et qui a voulu persuader par l'enthousiasme, s'est servi des qualités et des défauts mêmes de cet âge pour s'en rendre le maître. » Ces *Lettres* sont encore intéressantes, aujourd'hui. On est surpris d'abord, et charmé ensuite, par sa critique des idées de Rousseau, notamment du premier Discours. Elle le juge, non pas de haut (ce que d'aucuns ont fait, et ce qui est toujours un peu ridicule), mais d'égale à égal. On sent qu'il y a là en présence deux esprits de même ordre ; et elle n'a encore que vingt-deux ans ! Elle prend conscience de sa propre valeur en mesurant celle de Jean-Jacques. En le jugeant, elle se juge ; en examinant la vie de Rous-

(1) D'Haussonville, *ibid.*, II, 61.

seau, elle jette sur son propre sort un coup d'œil prophétique : « C'est peut-être aux dépens du bonheur qu'on obtient ces succès extraordinaires, dus à des talents sublimes. La nature, épuisée par ces superbes dons, refuse souvent aux grands hommes les qualités qui peuvent rendre heureux (1). »

A coup sûr, ce n'est pas la lecture approfondie de Rousseau qui a pu rendre à la raison de Germaine la maîtrise sur son imagination. Quelle conclusion tire-t-elle pour son propre compte de la lecture de la *Nouvelle Héloïse,* ce livre dont l'auteur lui-même disait que toute jeune fille qui le lirait serait une fille perdue ? La conclusion la plus étrange : « L'amour peut quelquefois donner toutes les vertus que la religion et la morale prescrivent. L'origine est moins céleste ; mais il serait possible de s'y méprendre ; quand l'objet de son culte est vertueux, bientôt on le devient soi-même... Cet abandon de soi-même prépare l'âme à la vertu : lorsque l'amour sera éteint, elle y régnera seule (2). »

Cette thèse de M[lle] Necker est surtout inquiétante pour son futur mari. On sait qu'il y eut des projets d'union avec Pitt, et que cela même amena un moment de froideur entre la mère et la fille ; leur réconciliation est un vrai drame bourgeois dont Germaine consacre le souvenir dans son Journal : « Je suis tombée à genoux : « L'Etre suprême, lui ai-je dit, en-« tendra nos prières si continuelles et si vives, j'en « suis sûre ! j'en suis sûre ! » Etouffant de larmes, je fus prête à m'évanouir.

(1) *Œuvres complètes* de M[me] la baronne de STAËL-HOLSTEIN Didot, 1844, I, 3. — A moins d'indication contraire, toutes les références seront faites à cette édition-là.
(2) *Œuvres*, I, 6.

« Ah ! s'écria ma mère, tu m'as rendue heureuse pour « longtemps (1). »

Ce fut le baron de Staël-Holstein qui eut le périlleux honneur de devenir le gendre de Necker, après de longues négociations diplomatiques. Les diplomates se trompent quelquefois ; il est peut-être fâcheux pour M. de Staël qu'il n'ait pas lu la lettre où Mme de Boufflers écrivait à Gustave III que la future ambassadrice de Suède était « élevée dans des principes d'honnêteté et de vertu, il est vrai ; mais elle est sans aucun usage du monde et des convenances, et si parfaitement gâtée sur l'opinion de son esprit qu'il sera difficile de lui faire apercevoir tout ce qui lui manque. Elle est impérieuse et décidée à l'excès. Elle a une assurance que je n'ai jamais vue à son âge et dans aucune position. Elle raisonne sur tout à tort et à travers, et, quoiqu'elle ait de l'esprit, on compterait vingt-cinq choses déplacées pour une bonne dans tout ce qu'elle dit (2). »

§ 2. — Le Mariage. — Les Déformations morales.

Devenue ambassadrice, présentée, bien accueillie en somme à la Cour, Mme de Staël va enfin réaliser son rêve : avoir un salon à elle. Dans cette vie nouvelle, va-t-elle suivre la voie droite, ou se perdre ? Sa nature plus que riche, opulente, l'entraînera-t-elle vers le mieux ou vers le pire ? Sur sa vie mondaine, sur les jugements dont Mme de Staël est l'objet, il y a deux opinions contraires qui sont assez bien résumées dans les deux textes suivants. Charles de Constant écrit, le 16 janvier 1787 : « J'ai soupé, vendredi, chez Mme Staël :

(1) D'HAUSSONVILLE, II, 59.
(2) GEFFROY, *Gustave III et la Cour de France*, I, 384.

en confidence, je vous dirai que je m'y ennuie à la mort, que je déteste le ton pédant et haut de cette parvenue. N'en disons point de mal, car elle me fait des honnêtetés (1). »

Peut-être Charles de Constant rend-il Mme de Staël responsable de son entourage, peu indulgent pour ce jeune Génevois qui n'a d'autre mérite apparent que de revenir de la Chine. N'importe : il y a là une note sincère, et dont il faut tenir compte, comme aussi de ce jugement beaucoup plus favorable, venant d'une femme qui ne pèche pas par excès de charité : « Au premier abord, elle m'avait semblé laide et ridicule. Une grosse figure rouge, sans fraîcheur, coiffée de cheveux qu'elle appelait pittoresquement arrangés, c'est-à-dire mal peignés. Point de fichu, une tunique de mousseline fort décolletée. Elle tenait un petit rameau de feuillage qu'elle tournait constamment entre ses doigts. Il était destiné, je crois, à faire remarquer une très belle main, mais il achevait l'étrangeté de son costume. Au bout d'une heure, j'étais sous le charme (2). »

Le témoignage de Mme de Boigne semble tout à fait considérable ; je n'en connais qu'un autre qui ait plus de poids encore : c'est celui du mari de Mme de Staël ; le pauvre ambassadeur est tout simplement épris de sa femme, et très malheureux : il narre ses tristesses à un paysan du Danube fort spirituel, Gouverneur Morris, qui raconte ainsi la scène à laquelle il a assisté comme partie prenante : c'est à un dîner chez Necker, le 9 novembre 1789 ; placé près de Mme de Staël, il cause avec elle de façon fort animée, en français ; elle lui

(1) RUDLER, *La Jeunesse de Benjamin Constant*, p. 148.
(2) Mme DE BOIGNE, I, 246-247.

demande de continuer en anglais, langue que son mari ne comprend pas : Morris constate que M. de Staël paraît fort ému, et fait remarquer à sa voisine que son mari semble l'aimer à la folie. Mme de Staël répond qu'elle le sait bien, et que cet amour la rend malheureuse. Le dîner fini, Morris va causer avec le mari qui fait une charge à fond de train contre les mœurs de France, contre la cruauté qu'il y a à faire perdre à un mari l'affection de sa femme (1). Cette courte conversation explique bien des choses ; elle relève à nos yeux l'homme qui a eu surtout le tort d'épouser une femme supérieure, et qui est incapable d'être le maître chez lui (2). Peu à peu l'inconséquence des démarches de Mme de Staël est poussée à un tel point qu'elle tourne proprement à l'inconscience. On l'accuse d'avoir aimé, sur les bords du Léman, un des meurtriers de Gustave III, Ribbing, « le beau régicide ». Elle répond à Nils, le 20 mars 1794 : « Dites-moi, de grâce, comment un homme que toute la Suède a vu dans sa prison ne doit plus être seulement rencontré dans les pays étrangers par ses compatriotes ?... J'étais si loin de croire qu'il y eût un inconvénient réel à voir M. de R... que je n'ai rien compris à la sévérité de M. de Staël à cet égard, et qu'en m'y soumettant, je la regardais comme une de ces volontés diplomatiques qui exagèrent la prudence humaine (3). » On reste confondu d'une pareille aberration, et pourtant il y a pis, car, sous le Directoire, Mme de Staël revoit Ribbing, et veut même le recevoir chez elle, partant chez son mari : Engeström écrit à Brinkman, le 22 septembre 1797 : « Ribbing était à

(1) *Letters and diary*, I, 220-221.
(2) Lettre de Gustave III, *Revue Bleue*, p. 673.
(3) *Revue Bleue*, p. 706.

Paris quand j'y étais. Mme de Staël tomba amoureuse de lui. Staël ne voulut pas le recevoir dans sa maison... Une des rares fois qu'il se montra le maître chez lui, ce fut à l'occasion de Ribbing (1). »

Après avoir compromis la carrière de son mari, après l'avoir laissé se débattre dans les affres d'une ruine où elle était pour quelque chose, après l'avoir laissé sombrer dans la maladie et la demi-folie, Mme de Staël a sans doute, plus tard, un bon mouvement : elle se rapproche du malheureux qui va mourir, et le soigne, un peu trop tard (2). On ne songe guère à admirer ce beau geste, qui est à l'adresse de la galerie, et l'on est obligé de constater que Mme de Staël commence à écrire dans de bien fâcheuses conditions morales ; cela ne pourra qu'influer sur la valeur de ses idées. Michelet n'est-il pas un peu naïf, quand il proclame avec sérénité ceci : « Le génie de Mme de Staël a été successivement dominé par deux maîtres et deux idées ; jusqu'en 1789, par Rousseau, et, depuis, par Montesquieu » ? (3) Et sans doute elle a lu les œuvres de Rousseau, de Montesquieu ; mais Talleyrand, Narbonne, Mathieu de Montmorency, Benjamin Constant pourraient réclamer leur part d'influence personnelle, et d'autres encore. Plaidons pour Mme de Staël toutes les circonstances atténuantes que l'on voudra : reconnaissons qu'elle avait été mal élevée, sans prudence ; que des milieux mal choisis lui ont fait du mal ; disons que sa généreuse nature, capable de grands élans vers le bien aussi bien que d'emballements fâcheux, a encore été surexcitée par la fièvre politique dont les accès commencent en 1789. Mais,

(1) *Revue Bleue,* p. 706.
(2) Lucien Maury, *Revue Bleue,* p. 737.
(3) *Les Femmes de la Révolution,* p. 75.

cela dit, prenons nos précautions en étudiant les idées morales de M[me] de Staël, tout au moins jusqu'à l'époque où les tristesses de l'exil, la douleur de la mort de son père, purifieront son inspiration.

CHAPITRE II

SOUS LA RÉVOLUTION

§ 1. — Réflexions sur le Procès de la Reine.

Mme de Staël prépare les brochures retentissantes qui se succéderont pendant la Terreur : elle s'entraîne en quelque sorte par sa correspondance privée. Elle juge, au jour le jour, les hommes et les choses ; elle pense sans doute que la hauteur de l'intelligence peut suppléer au recul du temps ; elle croit surtout que l'esprit mûrit vite au soleil de Messidor : « Il y a, écrit-elle à Nils, le 16 septembre 1791, une vie entière de réflexions sur le spectacle qu'ont donné ces deux années, et j'ai besoin de lire mon extrait de baptême pour savoir que je n'ai que vingt-quatre ans (1). » Pourtant elle garde dans cette tourmente un beau sang-froid, car elle n'oublie pas de se rajeunir d'un an et demi. Du reste, elle se contente d'abord de marquer les coups, de compter les fautes des joueurs : dans la même lettre, elle remarque que, en toutes ces affaires, personne ne semble agir par calcul ; qu'un grand courant entraîne ces deux mondes qui se heurtent : « Le malheur de ce pays a été que rien de raisonnable n'est entré la veille dans la tête de personne ; pas une action n'a été faite par prévoyance ; roi, nobles et démocrates, tout a obéi aux circonstan-

(1) *Revue Bleue*, p. 675.

ces (1). » Les efforts tentés pour établir une constitution viable, et originale, ne lui inspirent pas de confiance ; en bonne anglomane qu'elle est, elle écrit à Nils : « Je trouve la constitution de France détestable : elle n'établit aucun équilibre ; si le Roi a la majorité dans la seule Chambre qui existe, il peut tout ; s'il ne l'a pas, il ne peut rien. Que la constitution d'Angleterre est plus habilement combinée, et quelles misérables têtes que celles de nos Français, qui ont pensé qu'il était au-dessous d'eux de l'imiter, et qu'une constitution avait besoin, comme un poème épique, du mérite de l'invention (2). » On ne sait ce qu'il faut admirer le plus : ou les erreurs de ses critiques, ou la profondeur de ses jugements ; dans cette même lettre les deux éléments se mêlent : elle semble d'abord juger la Révolution avec un vrai don de prévision, parce qu'elle calcule avec exactitude la portée lointaine des causes ; elle explique par exemple comment ce bouleversement social facilitera l'établissement du despotisme napoléonien, auquel personne ne pense alors, parce qu'elle voit la Révolution raser tout ce qui pourrait faire résistance à un pouvoir centralisé : « Je crois, écrit-elle à Nils, le 16 septembre 1791, que cette révolution est bien plus dirigée contre la noblesse que contre la royauté ; dans le combat de l'aristocratie contre la démocratie, la monarchie peut très facilement tirer *son épingle du jeu,* et si cela arrive la destruction des corps intermédiaires servira la puissance royale (3). » A côté de ces réflexions profondes se trouvent des erreurs d'observation psychologique sur les foules qu'elle voit agir. En étrangère qu'elle est au fond,

(1) *Revue Bleue*, p. 675.
(2) *Revue Bleue* p. 674.
(3) *Revue Bleue*, p. 674.

elle ne paraît pas très bien comprendre la foule parisienne : « Le peuple se croit heureux et met de la vanité à le paraître en présence de ses ennemis. Il n'y a pourtant rien de bien prospère à manquer d'argent et de travail, mais ce nouveau régime l'amuse ; les uniformes, les évolutions militaires, les événements continuels, le tirent de l'uniformité de sa vie, et je crois quelquefois qu'il ne tient à ce nouvel ordre que parce qu'il l'arrache à l'ennui de ses occupations habituelles (1). » Comme l'a remarqué un de ceux qui l'ont le mieux jugée, elle n'a pas su deviner que, des deux objets essentiels de la Révolution, réforme de la société et réforme de l'Etat, celui qui passionnait Mme de Staël, à savoir la liberté politique, n'était qu'au second plan pour un peuple qui préférait à tout la liberté civile (2). Combien Napoléon comprend mieux la Révolution ! Pour garder les réformes sociales, le pays lui sacrifiera allègrement la liberté politique. Mais Mme de Staël est une « idéologue » compliquée. Je crois que Lamartine l'a bien définie : une girondine aristocrate (3).

C'est bien l'aristocrate, et un peu la parvenue, qui forcée de quitter Paris, le 2 septembre 1792, part en berline à six chevaux, avec laquais en grande livrée, ameutant les passants, surtout les femmes ; conduite à la section, puis à l'Hôtel de Ville, avec un gendarme pour escorte, elle manque d'y être assassinée : « Comme je montais l'escalier, un homme dirigea contre moi sa pique. Mon gendarme m'en garantit avec son sabre ; si j'étais tombée dans cet instant, c'en était fait de ma vie : car il est de la nature du peuple de respecter ce

(1) *Revue Bleue*, p. 675.
(2) Albert Sorel, *Mme de Staël*, p. 38.
(3) *Souvenirs et portraits*, I, 231.

qui est encore debout ; mais quand la victime est déjà tombée, il l'achève (1). »

Cette première épreuve ne suffit pas à l'assagir, ni à la premunir contre les coups de tête ; au désespoir de son père, à peine arrivée à Coppet, elle médite et exécute une fugue en Angleterre : Necker écrit à Meister, le 19 décembre 1792 : « Ma fille va nous quitter pour aller passer quelques mois dans la campagne d'Angleterre, où plusieurs de ses amis se sont réunis. Ce n'est pas à vous, Monsieur, que j'aime et qui nous aime, que je cacherai combien ce voyage nous attriste. J'ai fait tous les efforts imaginables pour l'empêcher, mais inutilement. Il faut se résigner à ce qu'on ne peut empêcher, mais on est sous tous les rapports bien malheureux dans ce temps-ci (2). »

Enfin elle revient, toujours fiévreuse. Le calme même dont elle jouit en Suisse ne peut apaiser l'orage intérieur qui l'agite ; ce contraste au contraire la surexcite jusqu'au lyrisme, et elle s'écrie :

> Souvent les yeux fixés sur ce beau paysage
> Dont le lac avec pompe agrandit les tableaux,
> Je contemplais ces monts qui, formant son rivage,
> Peignent leur cime auguste au milieu de ses eaux :
> Quoi ! disais-je, ce calme, où se plaît la nature,
> Ne peut-il pénétrer dans mon cœur agité (3) ?

C'est presque la mélancolie lamartinienne, et comme un pressentiment du *Lac :*

> On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux
> Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
> Tes flots harmonieux.

(1) *Œuvres*, III, 168.
(2) *Lettres inédites*, p. 88-89.
(3) *Œuvres*, III, 304.

Mais ni la passion ne peut remplir tout son cœur, ni l'égoïste morale de Lucrèce ne peut lui faire savourer la joie d'être au rivage et au port. Elle tend toujours l'oreille vers Paris, et, comme l'a dit Sainte-Beuve, avec une rare éloquence, elle entend de loin, « aussi sourds et pressés qu'un bruit de rames sur le lac, les coups réguliers de la machine sur l'échafaud (1). »

Au mois d'août 1793, paraissent, sans nom d'auteur, ses *Réflexions sur le procès de la Reine*. Si nous devions discuter cette brochure au nom de la froide histoire politique, il nous faudrait être assez sévère ; mais l'histoire des idées morales peut être plus indulgente, et pardonner à l'exagération d'un plaidoyer pour n'en admirer que la générosité. Avec cette profondeur de vue que nous donne souvent un retour sur nous-mêmes, Mme de Staël, frappée en France presque de la même suspicion que Marie-Antoinette, devine qu'une des causes les plus certaines de l'impopularité croissante de la Reine, c'est qu'on la sait, qu'on la sent étrangère : « Qu'a-t-on fait pour détacher les Français de cet aimable objet, si fait pour leur plaire ? On leur a dit que Marie-Antoinette détestait la France, qu'elle était *autrichienne* ; et c'est par ce nom que dans leur fureur ses ennemis l'ont toujours appelée, certains de frapper ainsi l'esprit du peuple, qu'un mot égare, qu'un mot rallie, et qui ne se passionne jamais que pour les idées exprimées par un seul mot. » On a ameuté contre la Reine l'opinion populaire par tous les moyens, et Mme de Staël, dans un élan superbe, s'écrie que l'inculpé seul a droit de faire appel aux passions : « Pour exciter la multitude, on n'a cessé de répéter que

(1) *Portraits de femmes :* Mme de Staël.

la Reine était l'ennemie des Français, et l'on a donné à cette inculpation les formes les plus féroces. Je ne sais rien de plus coupable que de s'adresser au peuple avec des mouvements passionnés ; on peut les pardonner à l'accusé, mais dans l'accusateur l'éloquence est un assassinat. » Le plaidoyer de Mme de Staël ne pouvait sauver la Reine, mais il faisait honneur à l'éloquence de l'avocat, et à son cœur ; il y avait du courage à écrire ceci : « Pourquoi, me diront les philosophes de ce temps, pourquoi votre cœur est-il plus ému pour la Reine que pour tant d'autres infortunées que le cours de la révolution a fait périr ? Seriez-vous du nombre de ceux *qui plaignent un roi plus qu'un autre homme ?* » Oui, je suis de ce nombre ; mais ce n'est point par la superstition de la royauté, c'est par le culte sacré du malheur. Je sais que la douleur est une sensation relative, qu'elle se compose des habitudes, des souvenirs, des contrastes, du caractère enfin, résultat de ces diverses circonstances ; et quand la plus heureuse des femmes tombe dans l'infortune, quand une princesse illustre est livrée à l'outrage, je mesure la chute et je souffre de chaque degré. Enfin, la reine serait coupable, l'univers entier ne s'intéresserait pas à sa destinée, qu'après l'année qu'elle vient de souffrir, nul homme, nulle association d'hommes n'a le droit de lui donner la mort. Cette longue suite de souffrances pénètre d'un sombre respect ; la reine devait périr mille fois sous tant de coups redoublés : la nature, le ciel, en la sauvant, l'ont déclarée sacrée (1) ».

En résumé, même si ces *Réflexions* n'étaient pas une belle œuvre, ce serait toujours une bonne action.

(1) *Œuvres*, I, 31.

§ 2. — Réflexions sur la Paix.

Cette nature vigoureuse, combative, réagissant contre les impressions, et surtout contre les oppressions, subit pourtant en 1793, dans le calme relatif de la Suisse, une crise d'atonie intellectuelle. Mme de Staël, dans la préface de ses *Réflexions sur la paix,* parues en 1794, avoue qu'elle n'a pas pu dominer ses émotions : « Moi-même, pendant le règne sanglant de Robespierre, lorsque chaque jour apportait l'effroyable liste des victimes dévouées, je ne savais que désirer la mort, qu'aspirer à la fin du monde et de cette race humaine, témoin ou complice de tant d'horreurs ; je me serais reproché jusqu'à la pensée, comme trop indépendante de la douleur. »

Sans se soucier de mettre dans ses jugements sur la Révolution une suite, une logique que les excès de la Terreur viennent chaque jour déranger, elle se contredit, et prétend du reste ne pas se contredire, ce qui est très féminin, ou même assez humain ; elle écrit à Nils, le 20 mars 1794 : « Je ne pense point que j'aie changé d'opinion en ayant en horreur aujourd'hui la Révolution de France ; c'est comme despotisme qu'elle me révolte, et plus j'aimais la liberté, plus je me crois obligé de haïr ces hommes qui, à l'aide de son nom, n'ont cessé de faire des découvertes dans la carrière de la tyrannie (1). » Elle souffre des événements non pas à proportion de leur gravité réelle, mais en raison de leurs rapports avec sa propre sensibilité ! Un des contre-coups de la Révolution les plus émouvants pour elle, c'est les ennuis, les contrariétés que peuvent en ressentir ses amis.

(1) *Revue Bleue*, p. 706.

Certes elle est sensible à la mort de Marie-Antoinette, mais elle est très émue par la conduite « in-amicale » du ministère anglais pour Talleyrand ; elle écrit à Meister : « J'ai vu dans la *Gazette de Schaffouse* que l'évêque d'Autun avait été renvoyé d'Angleterre. Ce bruit m'a tellement bouleversé que je puis à peine tenir ma plume, à cause du tremblement que j'ai depuis cet instant (1) ». Elle sent, à cette époque, plus qu'elle ne pense ou qu'elle ne juge. L'éloquence avec laquelle Mme de Staël parle de la Révolution n'est pas exempte de rhétorique ou d'emphase, même dans ses lettres particulières ; elle dira à Nils : « Depuis la mort de Robespierre, il n'y a plus en France que des crimes communs à la nature humaine. Pendant six mois ce monstre avait reculé les bornes connues de la scélératesse et de l'atrocité (2) ! » C'est dans cet état d'esprit qu'elle a conçu et publié ses *Réflexions sur la paix*.

Visiblement Mme de Staël se travaille à juger objectivement les faits. Elle essaye d'analyser la Révolution, d'en voir le fort et le faible, surtout de faire la psychologie du révolutionnaire, et l'on ne peut nier la puissance de cette analyse, comme ici, par exemple : « A-t-on jamais pensé qu'on détruisît une religion par le martyre ? Eh bien, ce chimérique système d'égalité est une religion politique dont le temps et le repos peuvent seuls affaiblir le redoutable fanatisme. Il réunit l'enthousiasme exalté qu'inspirent les abstractions métaphysiques aux fureurs trop réelles que les intérêts de fortune et d'ambition font naître chez tous les hommes ; c'est du dogme et du pillage, du principe et de l'orgueil (3). » Il faut

(1) *Lettres inédites*, p. 101.
(2) *Revue Bleue*, p. 707.
(3) *Œuvres*, I, 34.

tâcher de comprendre la Révolution, surtout si l'on veut traiter avec elle. Mme de Staël s'efforce d'expliquer 93 à l'Europe. Dans la partie adressée à Pitt et surtout à l'opinion européenne, elle se demande quel est l'intérêt général, et elle répond qu'il faut que la France soit en équilibre, dans ses limites naturelles : les Pyrénées, les Alpes et le Rhin. La Révolution, vue du dehors, semble un chaos ; Mme de Staël essaye d'y distinguer un germe fécond : « Il y a dans la Révolution de France des principes de vie — et de destruction, des pensées régénératrices — et des systèmes désorganisateurs. Les spectateurs qui veulent se livrer à un sentiment décidé sont nécessairement injustes. Les uns excusent des crimes qui font frémir l'humanité, les autres repoussent des idées dont l'équité est évidente. Qu'ils seront dignes de gloire, ceux qui prononceront l'époque actuelle en faveur de l'ordre et de la vertu, et nous sauveront de tous les extrêmes renaissants les uns des autres (1). »

C'est aux Français eux-mêmes que Mme de Staël dédie la seconde partie de sa brochure ; elle veut discerner avec eux leur véritable intérêt, en leur révélant le secret de leur force actuelle. Une des plus belles choses qu'ait écrites Mme de Staël, c'est évidemment le passage où, avec cette apparente divination qui n'est au fond que logique géniale, elle montre comment les guerres de la Révolution prépareront l'instruction militaire de l'Europe, et rendront fatale la défaite finale de l'Empire : « La France n'a point d'intérêt à aguerrir les nations voisines, à les rendre belliqueuses comme elle, en y portant le même esprit. Ce qui fait son grand avantage dans cette guerre, c'est qu'elle oppose toute

(1) *Œuvres*, I, 41.

sa milice aux troupes réglées des autres pays ; si elle y introduit une révolution semblable à la sienne, loin d'être assurée d'un grand avantage dans toutes les guerres, elle se trouvera avec ses voisins dans les mêmes relations de forces, dont ses nouveaux moyens de recrutement l'avaient absolument fait sortir (1). » D'où vient la puissance de cette vue ? Du fait que l'épreuve a mûri Mme de Staël ; en lui faisant entrevoir de quel côté était vraiment sa patrie, la Révolution a précisé les sentiments de Mme de Staël, et du même coup, aiguisé son esprit. C'est en Suisse que Mme de Staël s'aperçoit que décidément elle est française ; ses *Réflexions sur la paix* se terminent par un hosannah en l'honneur de son pays d'adoption : « Cette France si étendue, si puissante, si favorisée de tous les dons de la nature, semble tenir dans les empires le même rang que les rois parmi les hommes (2). »

§ 3. — Réflexions sur la paix intérieure.

Le 6 mai 1794, Mme Necker meurt. Mme de Staël reste à Coppet surtout pour consoler son père ; sa propre douleur est plutôt médiocre. Et puis Benjamin Constant pénètre dans son intimité, remplissant pour quelque temps son cœur, surtout modifiant ses opinions ; autrefois monarchiste avec Narbonne, elle va, dit Albert Sorel, devenir républicaine avec Constant (3). La remarque est juste, à condition de ne pas forcer la note. Sa philosophie politique devient libérale, mais ses habitudes d'esprit restent autoritaires. Ainsi Mme de Staël

(1) *Œuvres*, I, 42.
(2) *Œuvres*, I, 44.
(3) *Mme de Staël*, p. 53.

est bien forcée maintenant d'admettre comme un dogme la liberté de la presse ; cela ne l'empêche pas d'essayer de faire supprimer un journal de Lausanne, la *Quinzaine*, simplement parce que cette feuille déplaît à Necker (1). Les conversions laissant en général subsister plus ou moins longtemps un certain nombre d'anciennes habitudes contraires aux convictions récentes, Mme de Staël a besoin de s'habituer aux idées nouvelles que lui insuffle Benjamin Constant ; elle cherche des circonstances atténuantes à ce 93 qu'elle avait autrefois en horreur ; elle en cite à Nils, dans une lettre du 26 septembre 1795 : « l'excuse que peuvent donner les grandes passions d'un grand pays, le ressentiment du despotisme et de la féodalité de plusieurs siècles (2) ». C'est dans cet esprit nouveau qu'elle écrit à Meister : « Je vous confie un secret qui n'est pas même su de mon père, c'est cette brochure qui paraîtra bientôt. Si vous en êtes content, pourriez-vous la faire imprimer de vos côtés pour l'Allemagne (3) ? » Pourquoi toutes ces précautions ? C'est qu'elle n'était pas bien sûre que son père approuverait sans réserve l'essai en question. En somme, quelle en est l'idée générale ? C'est que tous les partis en France doivent se rallier à la République (4).

Ces quelques pages sont écrites avec talent, avec une sorte d'allégresse intellectuelle. Il y a évidemment, à ce moment-là, dans la vie de Mme de Staël, un fait nouveau, et, du même coup, dans son esprit, un renouvellement. Lamartine trouve dans cette brochure le

(1) *Lettres inédites*, p. 122.
(2) *Revue Bleue*, p. 707.
(3) *Lettres inédites*, p. 126.
(4) *Œuvres*, I, 45 ; cf. P. GAUTIER, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, p. 41-42.

style d'un grand publiciste. Il en explique de plus le succès d'une façon, je crois, fort exacte : « Les grandes voix de 89 et les grandes voix de la Gironde, Mirabeau, Barnave, Mme Roland, Vergniaud, André Chénier, s'étaient éteintes dans la mort... Mme de Staël restait seule de ces deux partis pour rendre une parole énergique à la liberté modérée (1). » La voix de Mme de Staël retentissait très forte dans le silence de la tyrannie, et ne devait pas déplaire en somme aux oreilles des tyrans qu'elle ménageait. Au grand mécontentement de Necker, Mme de Staël fleuretait avec le pouvoir, négociait son retour à Paris. Ce n'était pas seulement par égoïsme de père, que Necker voulait garder sa fille à Coppet, mais par souci de la réputation politique de Mme de Staël ; il écrivait à Meister, en décembre 1796 : « Ma fille est de retour à Paris. Je lui avais témoigné que sa concession et celle de M. de Staël aux invitations pressantes du Comité de Salut public m'avaient parues entachées de faiblesse, et elle en convient (2). » Elle en convient, mais elle veut revoir le ruisseau de la rue du Bac, et jouer un rôle, et diriger la France !

(1) *Souvenirs et portraits*, I, 236.
(2) *Lettres inédites*, p. 133.

CHAPITRE III

SOUS LE DIRECTOIRE

§ 1. — Essai sur les fictions.

Ce qui ajoute encore aux inquiétudes de Necker, c'est que sa fille n'est point partie seule : il écrit à Meister, le 2 janvier 1796, que Mme de Staël est arrivée à Paris : « M. Constant lui a servi de compagnon de voyage. Ils sont tous deux merveilleusement lestés en idées et en espérances républicaines ; et ils pardonnent un peu trop les moyens des gouvernants en faveur du but. Je suis bien éloigné de voir de même (1)... »

Pourtant Necker ne pouvait pas ne pas goûter le nouveau livre de Mme de Staël : l'*Essai sur les fictions*. Préparée en Angleterre, finie à Coppet et à Lausanne, cette étude est un rappel de l'homme à la nature. Il y a là comme un souffle rafraîchissant qui passe. Mme de Staël, très sensible au charme des scènes champêtres, y a mis quelque chose de ses souvenirs de Suisse : à la fête des Bergers, à Undersee, elle voit se dérouler la procession archaïque et pittoresque, vieux costumes, ranz des vaches, etc. ; elle est profondément remuée, nous dit un témoin de la scène, Mme Vigée Le Brun : « Mme de Staël et moi fûmes si émues, si attendries de

(1) *Lettres inédites*, p. 131.

cette procession solennelle, de cette musique champêtre, que nous nous serrâmes la main sans pouvoir nous dire un seul mot, mais nos yeux se remplirent de douces larmes... Je n'oublierai jamais ce moment de sensibilité réciproque (1) .. »

C'est sous l'influence contradictoire de ces émotions très pures et de ses souvenirs de la Terreur, qu'elle compose son *Essai sur les fictions* ; nous trouvons là la première édition de sa poétique à elle, ses théories sur le roman dont elle veut faire un genre moralisateur : tous les romans, dit-elle, doivent être philosophiques, car tous doivent tendre à la morale, non pas seulement à l'éthique individuelle, mais même à la morale sociale : « Un roman, tel qu'on peut le concevoir,... est une des plus belles productions de l'esprit humain, une des plus influentes sur la morale des individus, qui doit former ensuite les mœurs publiques (2). » On est tenté de sourire d'une pareille prétention, pour peu qu'on se rappelle combien, au cours du XIXe siècle, le roman a été puissant pour le mal. Et pourtant l'ambition de Mme de Staël vise plus haut encore : on peut tout attendre du roman moralisateur, puisque, à lui seul, il pourrait rendre impossible le retour d'une nouvelle Terreur : « On devrait, peut-être, à l'effet des fictions touchantes, s'il devenait populaire, la certitude de ne plus rencontrer, dans une nation, ces êtres dont le caractère est le problème moral le plus inconcevable qui ait existé. La gradation du connu à l'inconnu s'interrompt bien avant d'arriver à concevoir les mouvements qui ont guidé les bourreaux de la France (3). »

(1) *Mémoires de Mme Vigée Le Brun*, II, 214.
(2) *Œuvres*, I, 68.
(3) I, 71.

Voilà qui date l'*Essai,* comme aussi ce mot : « Les enfers de Dante ont été moins avant que les crimes sanguinaires dont nous venons d'être les témoins (1). » Mais ces notes-là sont rares ; on dirait que Mme de Staël a fait un effort pour s'abstraire des circonstances et du milieu. Les bruits du dehors trouvent peu d'écho dans ce livre ; Mme de Staël s'efforce vers la sérénité. Sous l'influence, peut-être, du sceptique Benjamin, elle ébauche déjà le système des impassibilistes qui ne viendront que beaucoup plus tard : « Les écrits, dit-elle, ne s'agrandissent qu'en se détachant des événements présents, pour s'élever à l'immuable nature des choses ; et tout ce que les écrivains font pour le jour, est, selon l'expression de Massillon, *temps perdu pour l'éternité* (2). » Son esprit pense cela, pendant qu'elle écrit, mais sa sensibilité proteste. L'auteur d'*Adolphe* peut avoir de pareils rêves d'ironie transcendante, mais celle qui écrira *Corinne* a d'autres prétentions : le roman, d'après elle, doit être la joie des cœurs d'élite : « Ces ouvrages font toujours du bien à ceux qui les admirent. Laissez-en jouir les âmes ardentes et sensibles... Les sentiments dont elles sont agitées sont à peine compris ; et, sans cesse condamnées, elles se croiraient seules au monde, elle détesteraient bientôt leur propre nature qui les isole, si quelques ouvrages passionnés et mélancoliques ne leur faisaient pas entendre une voix dans le désert de la vie, ne leur faisaient pas trouver, dans la solitude, quelques rayons du bonheur qui leur échappe au milieu du monde. Ce plaisir de la retraite les repose des vains efforts de l'espérance trompée ; et quand tout

(1) *Œuvres*, I, 61.
(2) I, 66.

l'univers s'agite loin de l'être infortuné, un écrit éloquent et tendre reste auprès de lui comme l'ami le plus fidèle, et celui qui le connaît le mieux (1). » C'est ce que George Sand a su parfois réaliser ; c'est ce que Mme de Staël a au moins tenté. Elle comprend qu'il y a des époques où le roman n'a pas le droit d'être seulement une forme d'art ; alors il n'est plus simplement l'image de la société, mais au contraire, une réaction contre le milieu ambiant, un asile où l'on va chercher le repos d'esprit que la vie réelle nous refuse. Par une réaction naturelle de l'âme, après un accès aigu de fièvre politique, nous cherchons comme un rafraîchissement dans le roman. La fiction doit nous consoler de la réalité. Telle est si bien la pensée de Mme de Staël, qu'elle l'a mise à la fin de son *Essai* comme un résumé de toute sa doctrine : « Oui, il a raison, le livre qui donne seulement un jour de distraction à la douleur... Avant de le connaître, je respecte le cœur qui souffre ; je me plais aux fictions mêmes dont le seul résultat serait de le soulager en captivant son intérêt. Dans cette vie, qu'il faut plutôt passer que sentir, celui qui distrait l'homme de lui-même et des autres,... serait dispensateur du seul véritable bonheur dont la nature humaine soit susceptible, si l'influence de son talent pouvait se perpétuer. »

Tel est le livre, et tels sont les rêves littéraires de Mme de Staël à ce moment. On s'attendrait à lire immédiatement après, comme pièces à l'appui, *Delphine* et *Corinne*. Mais Mme de Staël ne s'appartient pas entièrement. Une note de son *Essai* est toute une révélation : « J'ai lu quelques chapitres d'un livre intitulé : *De*

(1) *Œuvres*, I, 72.

l'Esprit des Religions, par M. Benjamin Constant, où tout ce qui peut être découvert de plus ingénieux, dans l'aperçu de cette question, est développé ; les lettres et la philosophie doivent exiger de son auteur de finir un si grand travail et de le publier (1). » Ajoutez à l'influence « péjorative » de Benjamin Constant, l'endosmose du Directoire, et vous expliquerez à peu près la dépression morale que va traverser Mme de Staël.

Sans calomnier le Directoire, on peut dire que c'est une période d'anarchie en politique, en finances, en morale surtout. Même en supposant que Lombard de Langres ait exagéré le tableau qu'il trace des débauches publiques à cette époque (2), il reste encore des témoignages irrécusables d'un retour à un véritable paganisme. Le culte de la beauté physique est la religion la plus suivie dans le grand monde du temps. Les femmes professent hautement leur enthousiasme pour la beauté masculine ; à un grand bal chez Talleyrand, trois ou quatre cents citoyennes sont assises, dédaigneuses : « Eh bien, dit le général Thiébault, l'arrivée de l'aîné des Colbert changea cette disposition. C'était à la vérité un jeune homme magnifique de taille, de figure, de chevelure ; son brillant costume de hussard modelait admirablement ses formes à la fois élégantes et fortes. Quand il entra dans la galerie, plus de deux cents femmes se levèrent par un mouvement spontané, pour ainsi dire irrésistible (3). »

Si Mme de Staël était là, elle a dû donner le signal du mouvement. Il est inutile d'ajouter qu'un pareil milieu

(1) *Œuvres*, I, 63.
(2) *Mémoires anecdotiques pour servir à l'histoire de la Révolution Française*, I, 344.
(3) *Mémoires du général Thiébault*, II, 139.

ne lui vaut rien. L'équilibre est rompu. Rien d'harmonieux, rien de sain. Tout est trouble. Même au point de vue intellectuel, ce monde-là n'est pas bon pour Mme de Staël : elle s'y trouve trop seule, trop grande. Elle n'a pas assez de partenaires à sa taille. En 93, la saignée a été forte, et l'anémie est venue. Il y a momentanément pénurie d'hommes de pensée parce que les plus grands ont été fauchés. La Harpe fait maintenant figure de grand homme, tous ceux qui le dépassaient de la tête ayant été abattus. L'orgueil de Mme de Staël se change en vanité. Son salon lui semble aussi brillant qu'en 1789, parce qu'elle y trône toujours : « Moi seule, et c'est assez », dirait-elle volontiers. La troupe nouvelle qui entoure l'étoile ne vaut pas la compagnie d'autrefois. Mais que lui importe ? Son salon est une des puissances de l'époque, et c'est tout ce qu'il lui faut. Son éclectisme lui permet d'accueillir les esprits les plus opposés ; elle accorde son amitié à Barras aussi bien qu'à un des meilleurs orateurs des Cinq-Cents, Camille Jordan, qu'a rendu célèbre son rapport en faveur des prêtres proscrits (1). Il suffit, pour être bien venu chez elle, d'avoir du talent ou de l'influence ; elle séduit impérieusement quiconque peut lui plaire ou lui être utile. Elle tourne sans doute un peu à l'intrigante, et c'est une nouvelle déchéance morale ; mais, par contre-partie, son influence augmente. Le pauvre Larevellière en a presque peur, sachant bien qu'on ne peut lui résister que de loin : « Lorsque le Directoire donna une fête chez le ministre de l'intérieur à l'occasion de la paix avec l'Autriche, j'aperçus, dit-il, Mme de Staël et je parvins longtemps à l'éviter. Mais elle

(1) *Hyde de Neuville*, I, 179.

manœuvra plus habilement que moi, et me bloqua dans l'embrasure d'une fenêtre... Je passai bien deux heures avec elle... Je sentis mieux encore combien cette femme supérieure avait de moyens pour subjuguer les esprits (1). »

Barras, qui a moins de scrupules que l'austère théophilanthrope, s'amuse à décrire la fascination exercée par l'étrange femme, qui semble vouloir hypnotiser ceux à qui elle demande une faveur : « Je vois encore ses grands yeux fixés sur moi avec un air de tendresse presque voluptueuse, et cependant non sans quelque chose d'impérieux... Mme de Staël attendait la réponse avec l'impatience que je lisais dans ses yeux qui semblaient grandir en me regardant. » Et en fin de compte elle réussit, car, au témoignage du même Barras, « il n'y eut jamais de portes fermées pour elle sous aucune autorité, et elle sut toujours les forcer pour atteindre son but (2). »

§ 2. — De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.

Sans doute, elle agissait ainsi dans les meilleures intentions du monde, dépensant son crédit, sans compter, pour tous ceux qui avaient besoin de son appui, fatiguant le Directoire à ce point que le ministre de la police, le 3 floréal an IV (3 avril 1796), fait signer aux Directeurs un arrêté ordonnant l'arrestation de Mme de Staël si elle rentre en France (3).

C'est en partie pour attendrir le Directoire, a-t-on

(1) Larevellière-Lepaux, *Memoires*, II, 149-150.
(2) *Mémoires de Barras*, II, 451.
(3) P. Gautier, *Revue Bleue*, 5 mars 1898.

dit, que Mme de Staël publie à Lausanne, en octobre 1796, son étude : *De l'influence des passions sur le bonheur* (1) ; elle obéit aussi au penchant de sa propre nature. Garat a bien vu que, au fond, c'est la curiosité psychologique qui explique ses voyages, ses agitations, ses erreurs : « Mme de Staël allait partout où elle pouvait trouver des lumières et en répandre : elle a été dix fois au moment de s'embarquer pour la Grèce, pour l'Asie Mineure et pour cette Egypte qui cache dans ses ruines, et dans ses monuments debout encore, tant de mystères religieux ou impies dont Mme de Staël aimait beaucoup à interroger les abîmes (2). » C'était surtout les abîmes du cœur humain qu'elle explorait volontiers, sans oublier les cavernes de la politique. Elle allait, poursuivant son rêve d'équilibre, et ne le découvrant guère dans la réalité ; elle écrit vers la même époque à Meister, le 22 avril 1797 : « La République m'exile ; la contre-révolution me pend ; il me faut un juste milieu, qui n'est jamais en France qu'un passage si rapide, qu'il sert à peine de transition entre un excès et l'autre (3). » Dans l'*Influence des passions*, la politique est au second plan, la psychologie morale au premier. Mme de Staël n'est pas mécontente de son œuvre : elle pense avoir fait quelques découvertes sur le cœur humain ; elle dit à Nils qu'il y a, dans cet ouvrage, « quelques observations vraies sur le caractère moral, et peut-être neuves, parce que je vis dans un temps nouveau » (4). Pourtant le début a dégoûté plus d'un lecteur, car c'est de l'idéologie pure, et ennuyeuse. L'intérêt apparaît quand

(1) P. GAUTIER, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, p. 79.
(2) *Mémoires historiques*, II, 25-26.
(3) *Lettres inédites*, p. 147.
(4) *Revue Bleue*, p. 707.

on s'aperçoit que c'est un plaidoyer *pro domo sua*. Ainsi qu'il arrive trop souvent à Mme de Staël, ses généralisations sont froides et languissantes ; la chaleur, la vie, apparaissent avec la passion personnelle. Quand elle parle du cœur humain, elle est souvent dans le faux, par conséquent dans la froideur ; quand elle ouvre son propre cœur avec sa franchise habituelle, son récit a le charme et l'intérêt d'un fragment de Confessions; ainsi de ce long développement, peu connu, et qui mériterait d'être cité en entier, sur les illusions perdues : dans la jeunesse, « vos paroles, votre voix, vos accents, l'air qui vous environne, tout vous semble empreint de ce que vous êtes réellement, et l'on ne croit pas à la possibilité d'être longtemps mal jugé ; c'est avec ce sentiment de confiance qu'on vogue à pleines voiles dans la vie. Tout ce qu'on a su, tout ce qu'on vous a dit de la mauvaise nature d'un grand nombre d'hommes, s'est classé dans votre tête comme l'histoire, comme tout ce qu'on apprend en morale sans l'avoir éprouvé. On ne s'avise d'appliquer aucune de ces idées générales à sa situation particulière ; tout ce qui vous arrivera, tout ce qui vous entoure, doit être une exception... Mais à vingt-cinq ans, à cette époque précise où la vie cesse de croître, il se fait un cruel changement dans votre existence ; on commence à juger votre situation ; tout n'est plus avenir dans votre destinée : à beaucoup d'égards votre sort est fixé, et les hommes réfléchissent alors s'il convient d'y lier le leur... s'ils y voient moins d'avantages qu'ils n'avaient cru, ils veulent se motiver à eux-mêmes leur tort envers vous ;... les amis qui se rendent coupables d'ingratitude, vous accablent pour se justifier... Quelle multitude de peines assiège alors le cœur qui voulait vivre dans les autres, et se voit trompé

dans cette illusion ! La perte des affections les plus chères n'empêche pas de sentir jusqu'au plus faible tort de l'ami qu'on aimait le moins. Votre système de vie est attaqué, chaque coup ébranle l'ensemble : *celui-là aussi s'éloigne de moi,* est une pensée douloureuse, qui donne au dernier lien qui se brise un prix qu'il n'avait pas auparavant (1). »

Le moi de l'auteur apparaît là, fort aimable. L'est-il toujours ? La franchise que nous admirions tout à l'heure n'est-elle pas quelquefois faite d'orgueil, ou même de vanité ? Et cette vanité n'a-t-elle pas quelquefois suffi à corrompre chez Mme de Staël jusqu'à des choses très pures, comme l'amour filial, qui devient chez elle quelque chose d'impétueux, une vraie passion ? Que trouvons-nous, au début de ce traité ? Un chapitre sur l'amour de la gloire ; et que dit-elle à la fin de ce chapitre ? « En m'attachant avec une sorte d'austérité à l'examen de tout ce qui doit détourner de l'amour de la gloire,... tant de noms célèbres s'offraient à ma pensée... C'est de mon père enfin, c'est de l'homme de ce temps qui a recueilli le plus de gloire, et qui en retrouvera le plus dans la justice impartiale des siècles, que je craignais surtout d'approcher, en décrivant toutes les périodes du cours éclatant de la gloire (2). » Pourquoi Mme de Staël réussit-elle à nous agacer avec son admiration pour Necker, tandis que nous trouvons l'amour filial si touchant chez les très grands esprits, chez Pasteur, par exemple, célébrant, dans son discours de réception à l'Académie Française, ses vieux parents ? C'est que Pasteur n'en a parlé que rarement, et modestement,

(1) *Œuvres*, I, 114.
(2) I, 121.

tandis que Mme de Staël nous rebat les oreilles avec le panégyrique de son père, ce père dont on pourrait bien dire, comme du consulat de Cicéron, *non sine causâ, sine fine laudatus*. Mme de Staël manque essentiellement d'une qualité très sobre, très fine, la pudeur de famille, qui évite aux descendants d'un grand homme (surtout d'un faux grand homme) l'abus de l'encensoir. D'autant que ces thuriféraires-là ne s'oublient pas eux-mêmes, et qu'il y a bien de la vanité personnelle dans ces éloges de l'ancêtre.

Prenons notre héroïne avec ses défauts et ses qualités, mélange d'autant plus intéressant que, comme nous nous en rendrons compte au cours de cette étude, la vie de Mme Staël a été une lente, pénible, mais progressive ascension vers le mieux. Au point où nous sommes, elle a encore beaucoup de progrès à faire.

Laissons de côté le détail des passionnettes qu'elle étudie en passant, et les questions secondaires qu'elle soulève, dans son esprit inquiet et novateur. Notons simplement qu'elle pose, une des premières, sinon même la première, la question du féminisme (1) ; cela n'est qu'un accessoire ; nous ne sommes pas encore au cœur de l'ouvrage. C'est le chapitre sur l'amour qui contient l'essentiel du livre ; du reste elle nous en prévient dans une « note qu'il faut lire avant le chapitre de l'amour » : « J'ai recueilli, dit-elle, pour composer les chapitres précédents, ce que j'ai remarqué dans l'histoire ou dans le monde ; en écrivant celui-ci, je me suis laissée aller à mes seules impressions ; j'ai rêvé plutôt qu'observé : que ceux qui se ressemblent se comprennent. » Comme Loti, elle s'adresse à ses sœurs de rêve ; sa confidence

(1) *Œuvres*, I, 129, sq.

dut trouver bien des confidentes empressées, car c'est un vrai cri du cœur, troublé et troublant. Depuis Rousseau nul n'avait parlé de la passion sur un ton aussi passionné. C'est une explosion poétique, un lyrisme auquel le vers manque à peine, tant le fond soulève la forme. C'est l'apologie, l'apothéose de l'amour : « Le plus grand triomphe du génie, c'est de deviner la passion : qu'est-ce donc qu'elle-même ? » Et remarquez qu'il ne s'agit pas là de l'amour en général, en dehors du temps et de l'espace, mais bien de l'amour tel que l'avait conditionné 93, l'amour poussé jusqu'au paroxysme par la vue de la mort toujours imminente : « Une femme, dans ces temps affreux dont nous avons vécu contemporains ; une femme condamnée à mort avec celui qu'elle aimait, laissant bien loin d'elle le secours du courage, marchait au supplice avec joie, jouissait d'avoir échappé au tourment de survivre, était fière de partager le sort de son amant, et présageant peut-être le terme où elle pouvait perdre l'amour qu'il avait pour elle éprouvait un sentiment féroce et tendre qui lui faisait chérir la mort comme une réunion éternelle (1). » Le XVIIIe siècle comprenait jusque-là d'une autre façon la passion, et surtout l'affection conjugale : Mme de Staël voit dans cette dernière une telle félicité, qu'il lui semble qu'après celle-là il n'y en ait plus d'autre possible, et qu'un couple qui réaliserait ici-bas l'union parfaite aurait mis sa vie future en viager : « S'il est dans l'univers deux êtres qu'un sentiment parfait réunisse, et que le mariage ait liés l'un à l'autre, que tous les jours, à genoux, ils bénissent l'Etre Suprême ; qu'ils voient à leurs pieds l'univers et ses grandeurs ; qu'ils

(1) *Œuvres*, I, 133.

s'étonnent, qu'ils s'inquiètent même d'un bonheur qu'il a fallu tant de chances diverses pour assurer, d'un bonheur qui les place à une si grande distance du reste des hommes ; oui, qu'ils s'effrayent d'un tel sort. Peut-être, pour qu'il ne fût pas trop supérieur au nôtre, ont-ils déjà reçu tout le bonheur que nous espérons dans l'autre vie ; peut-être que pour eux il n'est pas d'immortalité (1). » Mais est-il vraiment question là de l'amour entre deux époux ? Quand, après avoir étudié chaleureusement les passions de l'amour, Mme de Staël en arrive à analyser ce qu'elle appelle la tendresse conjugale, un froid de glace tombe sur son imagination : Mme de Staël vient de se rappeler tout à coup qu'il y a, de par le monde, quelqu'un qui se nomme « Monsieur de Staël » ; ce n'est pas à l'expérience d'autrui qu'elle s'adresse pour écrire ce passage désenchanté qui se termine ainsi : « C'est donc de tous les liens celui où il est le moins probable d'obtenir le bonheur romanesque du cœur ; il faut, pour maintenir la paix dans cette relation, une sorte d'empire sur soi-même, de force, de sacrifice, qui rapproche beaucoup plus cette existence des plaisirs de la vertu que des jouissances de la passion (2). »

Pour ces passions, ou, pour mieux dire, pour cette passion qui les vaut toutes à ses yeux, n'y a-t-il pas de barrières ? Du moment que Mme de Staël n'admet pas explicitement que la femme idéale est une simple bacchante, du moment qu'elle pense qu'il y a tout de même des règles morales, où peut-elle chercher un frein ? Généralement on reconnaît que la religion est

(1) *Œuvres*, I, 131.
(2) I, 156. Cf. RITTER, *Notes sur Mme de Staël*, p. 70-71.

la meilleure des digues contre les tempêtes de la passion. Est-ce bien là ce que croit Mme de Staël ? Nullement. Le chapitre consacré à la religion montre bien que Mme de Staël n'a pas oublié le salon de sa mère et les conversations qu'y tenaient les Encyclopédistes : elle peint la piété telle que se la figuraient Grimm ou Helvétius.

Au début le lecteur désorienté se demande de quelles croyances confessionnelles il est question. Pour dominer la question, Mme de Staël plane d'abord à de telles hauteurs que son style et sa pensée restent dans le vague. Puis, par égard probablement pour son père, elle se décide à préciser quelle religion elle critique spécialement. Vers la fin de la seconde partie, elle écarte de son champ d'attaque « ces idées religieuses d'un ordre plus relevé, qui, sans influer sur chaque détail de la vie, ennoblissent son but, donnent au sentiment et à la pensée quelques points de repos dans l'abîme de l'infini ». Elle déclare expressément qu'elle veut critiquer « ces dogmes dominateurs qui assurent à la religion beaucoup plus d'action sur l'existence, en réalisant ce qui restait dans le vague, en asservissant l'imagination par l'incompréhensible » (1). En d'autres termes, elle épargne la religion de Necker, et elle attaque le catholicisme. Sans doute elle prétend bien ne pas l'attaquer, mais l'étudier ; pour mieux saisir les rapports de la religion avec les passions, elle esquisse la théorie et la pratique du catholicisme, mais son étude est bien rudimentaire. Quel est l'état d'âme d'un catholique ? D'après Mme de Staël, ce serait une espèce d'ataraxie voisine sinon de la stupidité, du moins de la

(1) *Œuvres*, I, 160.

stupeur. Le catholique se trouverait dans une espèce de léthargie passionnelle, pour ce qui regarde « les destinées communes ». Quant aux vocations spéciales, l'information de Mme de Staël est plus bizarre encore. Elle a, sur les raisons qui peuvent déterminer un homme à embrasser la vie religieuse, les idées les plus étranges : il faut être au minimum un passionné qui a peur de lui-même, et parfois un criminel repentant, pour entrer dans un couvent ! « Dans ces solitudes profondes où les chartreux et les trappistes adoptaient une vie si contraire à la raison, les coupables convertis trouvaient la seule existence qui convînt à l'agitation de leur âme : peut-être même des hommes dont la nature véhémente les eût appelés dans le monde à commettre de grands crimes, livrés, dès leur enfance, au fanatisme religieux, ont enseveli dans les cloîtres l'imagination qui bouleverse les empires (1) ».

Du reste, qu'on soit dans les ordres ou dans le siècle, la religion, d'après notre auteur, ne peut être considérée comme le remède spécifique des passions, car on a ou on n'a pas la foi, mais on ne peut l'acquérir. Cela posé, et après avoir reconnu, pour se donner au moins l'apparence de l'impartialité, que Louis XVI, faible et médiocre pour tout le reste, n'a été grand et courageux que par sa seule piété, encore qu'elle fut « superstitieuse », Mme de Staël se croit maintenant en droit d'établir le bilan exact du sentiment religieux : elle en proclame allègrement la faillite ; à l'en croire, la dévotion rendrait l'homme méchant, et ce serait ailleurs que chez les dévots qu'il faudrait chercher *l'homme vraiment vertueux* : « Les qualités naturelles, dévelop-

(1) *Œuvres*, I, 158.

pées par les principes, par les sentiments de la moralité, sont de beaucoup supérieures aux vertus de la dévotion. Celui qui n'a jamais besoin de consulter ses devoirs, parce qu'il peut se fier à tous ses mouvements ; celui qu'on pourrait trouver, pour ainsi dire, une créature moins rationnelle, tant il paraît agir involontairement et comme forcé par sa nature ; celui qui exerce toutes les vertus véritables, sans se les être nommées d'avance, et se prise d'autant moins, que, ne faisant jamais d'effort, il n'a pas l'idée du triomphe, celui-là est l'homme vraiment vertueux (1). »

A qui trouverait Mme de Staël bien sévère pour la vie dévote, et se demanderait les causes de cette sévérité, on pourrait donner comme explication cet aveu qui lui échappe : « La dévotion a de grands inconvénients pour les caractères passionnés (2). » Poussant du reste très logiquement ses théories à bout, Mme de Staël finit par avouer que, dans son système, il faut envisager le suicide non seulement comme un expédient, mais encore comme la seule façon de ne pas rouler trop bas, pour « les âmes passionnées qui s'abandonnent à leur nature (3) ».

Mme de Staël valait mieux que ses propres idées : cette âme avait beau être passionnée et s'abandonner à sa nature, elle n'a pas eu recours au suicide quand les épreuves l'ont accablée ; c'était un tempérament trop vigoureux à tous les égards pour s'abandonner au désespoir qu'elle admettait chez les autres ; au contraire, les épreuves, les grandes épreuves de la vie, devaient l'amener à réagir pour son propre compte, et à purifier la doctrine qu'elle prêchait à autrui.

(1) *Œuvres*, I, 159-160.
(2) I, 160.
(3) I, 135, note.

CHAPITRE IV

MADAME DE STAËL ET NAPOLÉON

§ 1. — De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.

Pour comprendre le livre *De la Littérature,* il faut se rappeler l'état d'esprit de Mme de Staël quand elle pensait au général Bonaparte ; il faut surtout se bien garder de prendre au pied de la lettre tout ce qu'elle dira plus tard : après coup, elle veut se donner, devant la postérité, ou plus simplement devant la galerie, une attitude qui n'a pas été la sienne : « Le plus grand grief de l'empereur Napoléon contre moi, c'est le respect dont j'ai toujours été pénétrée pour la véritable liberté (1). » Le premier Consul en avait d'autres, dont quelques-uns d'ordre général. Il éprouvait une véritable répulsion pour les femmes qui voulaient prendre de l'influence sur les hommes. Le 5 vendémiaire an X (27 septembre 1801), on lit au Conseil d'Etat le projet d'article du Code : « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ». On discute le mot *obéissance*. Bonaparte le défend : « Ce mot là est bon, pour Paris surtout, où les femmes se croient en droit de

(1) *Dix années d'exil,* Ed. Gautier, p. 2-3.

faire ce qu'elles veulent. Je ne dis pas que cela produise de l'effet sur toutes, mais enfin cela en produira sur quelques-unes... Ne devrait-on pas ajouter que la femme n'est pas maîtresse de voir quelqu'un qui ne plaît pas à son mari ? Les femmes ont toujours ces mots à la bouche : « *Vous voulez m'empêcher de voir qui me plaît* (1) *!* » M. de Staël eût applaudi s'il eût été là, et Bonaparte l'eût regardé avec commisération.

Depuis longtemps, Mme de Staël a commencé, à distance, le siège du héros qui la fascine : quand il n'est encore que général en chef de l'armée d'Italie, elle lui écrit, sans le connaître personnellement, qu'elle aime la gloire, que c'est sa vraie passion, que toute célébrité l'attire (2). Lui, au contraire, il éprouve immédiatement pour elle une antipathie qui se manifeste dès la première entrevue (3). Mme de Staël a raconté à sa manière cette scène où, pour la première fois peut-être, elle se trouva intimidée par un homme : « Lorsque je fus un peu remise du trouble de l'admiration, un sentiment de crainte très prononcé lui succéda... La crainte qu'il inspirait n'était causée que par le singulier effet de sa personne sur presque tous ceux qui l'approchaient... Je sentais dans son âme une épée froide et tranchante qui glaçait en blessant... Jamais la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper (4). » Les souvenirs de Mme de Staël sont bien vagues. Ceux de Napoléon dans le *Mémorial* à la date du 13 août 1816, sont plus précis, mais rien ne vaut le récit d'Arnault : malgré la résistance de celui-ci qui

(1) Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 435-436.
(2) Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 2.
(3) Talleyrand, *Mémoires*, I, 259.
(4) *Œuvres*, III, 196.

connaît chez le général « certaines préventions contre cette dame dont il redoutait l'esprit dominateur », elle exige qu'Arnault la présente à Bonaparte.

« S'emparant de moi, elle me mène droit au général, à travers le cercle qui l'environnait, et qui s'écarte, ou plutôt qu'elle écarte... Le cercle se resserre alors autour de nous, chacun étant curieux d'entendre la conversation qui allait s'engager entre deux pareils interlocuteurs... Mme de Staël accabla d'abord de compliments assez emphatiques Bonaparte qui y répondit par des propos assez froids mais très polis: une autre personne n'eût pas été plus avant. Sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans ses traits et dans son accent, Mme de Staël, déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit cependant de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il est pour elle le premier des hommes : « Général, lui dit-elle, quelle est la femme « que vous aimeriez le plus ? — La mienne. — C'est « tout simple ; mais quelle est celle que vous estimeriez « le plus ? — Celle qui sait le mieux s'occuper de son « ménage. — Je le conçois encore. Mais enfin quelle « serait pour vous la première des femmes ? — Celle « qui fait le plus d'enfants, Madame. » Et il se retira en la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade (1). »

Et pourtant Mme de Staël ne se résigne pas. Son culte pour le général devient, au 18 Brumaire, une adoration inattendue. On voit, par les lettres de Necker fort mécontent, que son entourage et elle sont dans la joie, dans l'ivresse ; que, dans son admiration pour l'auteur du coup d'Etat, Mme de Staël n'est plus maîtresse de ses

(1) *Souvenirs d'un sexagénaire*, IV, 27.

nerfs : l'enthousiasme la gagne (1). Quand elle voit que rien n'y fait, que Bonaparte ne veut être ni son instrument, ni son ami, qu'il veut gouverner pour lui et non pour elle, alors les sentiments changent du tout au tout : de la paix armée on arrive vite à la guerre. Le livre *De la Littérature* peut être considéré comme un ultimatum.

« Il n'y avait pas un mot sur Bonaparte dans mon livre, dit-elle, et les sentiments les plus libéraux y étaient exprimés, je crois, avec force (2). » Il serait plus juste de dire que le nom de Bonaparte n'est pas prononcé, mais que l'anti-bonapartisme y est dessiné avec vigueur. Les allusious politiques sont nombreuses et nettes : elle se demande si on possédera un jour en France « la morale et la liberté républicaines » ; c'est donc qu'on ne les a pas encore, et qu'il ne faut compter que sur l'avenir. Sans doute, on peut rêver une « amélioration possible », mais il faut d'abord constater « notre dégradation actuelle » (3). Mme de Staël proteste contre la vulgarité du monde politique du jour, et contre l'abaissement du caractère chez les courtisans du nouveau régime, c'est-à-dire contre le parti de Bonaparte : « Depuis la Révolution, une vulgarité révoltante dans les manières s'est trouvée souvent réunie à l'exercice d'une autorité quelconque. Or les défauts de la puissance sont contagieux. En France surtout, il semble que le pouvoir, non seulement influe sur les actions, sur les discours, mais presque sur la pensée intime des flatteurs qui entourent les hommes puissants, etc. (4). »

(1) Paul GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 26-27.
(2) *Dix années d'exil*, p. 24.
(3) *Œuvres*, I, 207.
(4) I, 291.

Comme si la transparence de toutes ces allusions ne suffisait pas, Mme de Staël précise sa pensée par une véritable déclaration de guerre à un gouvernement fondé sur la force des armes : « Si le pouvoir militaire dominait seul dans un Etat, et dédaignait les lettres et la philosophie, il ferait rétrograder les lumières ;... il s'associerait quelques vils talents, chargés de commenter la force, quelques hommes qui se diraient penseurs pour s'arroger le droit de prostituer la pensée : mais la raison se changerait en sophisme, et les esprits deviendraient d'autant plus subtils que les caractères seraient plus avilis (1). »

On le voit, l'ouvrage est beaucoup moins littéraire que philosophique. Mme de Staël explique ce qu'elle entend par philosophie : « la connaissance générale des causes et des effets dans l'ordre moral ou dans la nature physique, l'indépendance de la raison, l'exercice de la pensée (2). » Nouveau grief pour Bonaparte dont on connaît l'hostilité en face des idéologues. C'est de l'idéologie pure que la thèse soutenue par Mme de Staël dans cette brochure : la *perfectibilité*, c'est-à-dire la croyance dans « les progrès futurs de l'espèce humaine », est pour elle « l'espérance la plus religieuse qui soit sur la terre » (3). Il n'est pas besoin de longs développements pour prouver que cette idée de la perfectibilité n'est pas religieuse, car la religion n'enseigne nulle part la croyance au progrès. En réalité la théorie de Mme de Staël est surtout un défi aux idées pratiques de Napoléon : elle le dit fort nettement dans sa préface : « Il n'est aucun gouvernement, excepté le gouverne-

(1) *Œuvres*, I, 299.
(2) I, 205.
(3) I, 208.

ment despotique, qui puisse s'avouer contraire à la perfectibilité de l'espèce humaine. »

Si ce livre n'était qu'un pamphlet politique, il nous semblerait actuellement glacial : c'est la loi du genre. Mais le génie puissant de Mme de Staël ne peut se contenter de quelques idées éphémères. Sa générosité lui dicte des passages qui peuvent sembler encore réconfortants. A ceux par exemple qui, trompés par l'histoire, et persuadés que tous les peuples qui ont connu la perfection des grands siècles littéraires n'ont plus qu'à disparaître, à s'éteindre pour avoir trop brillé ; à ceux qui, frappés des tristesses de l'heure présente et des inquiétudes du lendemain, seraient trop pressés de crier le cri de panique, *finis Galliæ !* Mme de Staël répond que l'histoire ne recommence pas fatalement, que la décadence n'est pas forcément le rachat de la grandeur : « L'esprit humain, et surtout l'émulation patriotique, seraient entièrement découragés, s'il était prouvé qu'il est de nécessité morale que les nations fameuses s'éclipsent du monde après l'avoir éclairé quelque temps. Cette succession de peuples détrônés n'est point une véritable fatalité. En étudiant les sublimes réflexions de Montesquieu sur les causes de la décadence des Romains, on voit évidemment que la plupart de ces causes n'existent plus de nos jours (1). »

Mme de Staël a d'autant plus de mérite à lutter pour défendre son optimisme théorique, que, dans son particulier, elle est assez mélancolique. Quel est le sort des femmes qui cultivent les lettres, se demande-t-elle ? Et elle montre d'abord les hommes voulant, depuis la Révolution, « réduire les femmes à la plus absurde

(1) *Œuvres*, I, 235.

médiocrité » ; puis elle conclut : « Dans ce tableau, je n'ai encore parlé que de l'injustice des hommes envers les femmes distinguées : celle des femmes aussi n'est-elle point à craindre ? N'excitent-elles pas en secret la malveillance des hommes ? Font-elles jamais alliance avec une femme célèbre pour la soutenir, pour la défendre, pour appuyer ses pas chancelants ?

« Ce n'est pas tout encore : l'opinion semble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un esprit supérieur serait reconnu : on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle sans que l'opinion se charge de la venger. *N'est-elle pas une femme extraordinaire ?* Tout est dit alors ; on l'abandonne à ses propres forces, on la laisse se débattre avec la douleur. L'intérêt qu'inspire une femme, la puissance qui garantit un homme, tout lui manque souvent à la fois : elle promène sa singulière existence, comme les Parias de l'Inde, entre toutes les classes dont elle ne peut être, toutes les classes qui la considèrent comme devant exister par elle seule : objet de la curiosité, peut-être de l'envie, et ne méritant en effet que la pitié (1). » On dirait que Mme de Staël a écrit cette page pour commenter le tableau stylisé qui la représente levant vers le ciel des yeux pleins de tristesse, pose plastique alors à la mode.

La mélancolie du livre plaît au moins autant que les idées-forces qu'il contient. Le succès est considérable, comme aussi l'influence. Mme de Staël touche tout d'abord l'intérêt de ses efforts sous forme de satisfactions mondaines ; ce fut là peut-être sa plus chère récompense ; elle le dit expressément : « Vers le printemps de l'année 1800, je publiai mon ouvrage sur la Littérature,

(1) *Œuvres*, I, p. 305.

et son succès me remit tout à fait en faveur dans la société ; mon salon redevint peuplé, et je retrouvai ce plaisir de causer, et de causer à Paris, qui, je l'avoue, a toujours été pour moi le plus piquant de tous (1). » Son livre devait avoir de plus hautes et de plus lointaines influences, proportionnées à la valeur des doctrines. Sans exagérer la méthode des rapprochements, on peut dire que la condamnation de la vulgarité par Mme de Staël, a son écho, vingt-sept ans après, dans la préface de *Cromwell ;* Victor Hugo semble bien son disciple, quand il condamne le *commun.*

Mais tout le monde ne jure pas sur les paroles de Mme de Staël. Ce n'est pas seulement contre un néologisme renouvelé des encyclopédistes que proteste Charles Nodier, mais surtout contre l'idée même soutenue par Mme de Staël : « Perfectibilité n'est pas un mot ancien, et j'en rends grâce à la raison de nos aïeux... Dire que l'homme est perfectible, c'est supposer qu'il peut changer de nature ; c'est demander la rose à l'hysope, et l'ananas au peuplier (2). » C'étaient encore des théories de détail, qui déplaisaient fort à de redoutables polémistes ; Mme de Staël, poursuivant ses controverses contre le catholicisme, n'hésitait pas à proclamer que « le fanatisme religieux est ennemi des sciences et des arts, aussi bien que de la philosophie... Dans les pays où les prêtres dominent, tous les maux et tous les préjugés se sont trouvés quelquefois réunis (3). » A ces attaques allait riposter, dans une lettre publique adressée à Fontanes, celui qui signait « l'auteur du *Génie du Christianisme* », et qui, sans grands ménagements

(1) *Dix années d'exil,* p. 23-24.
(2) Michel SALOMON, *Charles Nodier,* p. 307.
(3) *Œuvres,* I, 246.

de courtoisie, commençait ainsi sa réplique : « Vous n'ignorez pas que ma folie est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël la perfectibilité. J'ai le malheur de croire, avec Pascal, que la religion chrétienne a seule exprimé le problème de l'homme (1). » Outre des discussions d'idée, Chateaubriand procède également par des arguments *ad feminam,* car c'est bien à Mme de Staël que s'adresse cet aphorisme : « Sans religion on peut avoir de l'esprit, mais il est presque impossible d'avoir du génie (2). » Du reste il finit, sous le couvert du style sauvage, par lui adresser directement ce rude conseil que le Père Souël n'eût pas désavoué : « Vous paraissez n'être pas heureuse... Si c'est là votre mal, la religion seule peut le guérir. Comment la philosophie remplira-t-elle le vide de vos jours ? Comble-t-on le désert avec le désert ? » Mais le Père Souël n'eût pas ajouté l'insinuation dangereuse que Chateaubriand s'est permise : « Ne pourrait-on pas dire qu'elle a bien l'air de ne pas aimer le gouvernement actuel, et de regretter les jours d'une plus grande liberté ? »

Heureusement pour la réputation de Chateaubriand, le premier Consul n'a pas besoin qu'on lui ouvre les yeux sur la portée du livre ; il prétend bien n'y rien comprendre, mais c'est pure malice : « Je me suis mis à l'étude, dit-il, au moins un quart d'heure, pour tâcher d'y comprendre quelque chose. Le diable m'emporte si j'ai pu déchiffrer, je ne dirai pas des mots, il n'en manquait pas, et de grands mots encore ; mais toute l'attention de mon intelligence n'a pas réussi à trouver un

(1) CHATEAUBRIAND, *Œuvres*, III, 288.
(2) *Id., ibid.*, p. 295.

sens à une seule de ces idées réputées si profondes (1). »

Il a très bien compris au contraire ; mais il ne se sent pas encore assez fort devant l'opinion pour engager la lutte contre Mme de Staël : une fois vainqueur à Marengo, et du même coup omnipotent à Paris, il va pouvoir commencer, contre l'auteur de la *Littérature*, ce qu'il appellera plus tard, avec une bonhomie affectée, « la petite guerre » (2).

§ 2. — « Delphine. »

L'insinuation de Chateaubriand n'était pour rien dans les sentiments que Napoléon portait à Mme de Staël ; mais cette dernière avait le droit d'être d'un autre avis, et cela ne fait qu'augmenter les mérites de Mme de Staël envers Chateaubriand ; elle se venge de la façon la plus noble : elle emploie ses relations à faire rayer Chateaubriand de la liste des émigrés (3). Ses actes valent souvent mieux que ses ouvrages. C'est peut-être à un souvenir de sa générosité personnelle que nous devons l'épisode le plus émouvant de *Delphine :* quand l'héroïne supplie le juge d'épargner le héros qu'elle aime, elle répète les paroles que Mme de Staël avait adressées au général Lemoine, commandant la place de Paris, pour obtenir la grâce d'un royaliste, Norvins de Monbreton (4). Evidemment il y a beaucoup d'elle-même dans ce roman, et particulièrement dans l'héroïne ; il y a surtout sa haine grandissante pour son grand ennemi. En dehors de sa rancune personnelle, que lui reproche-t-elle ? Sa tyrannie, tout d'abord. A la paix

(1) P. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 55.
(2) *Memorial* du 26 octobre 1816.
(3) BARDOUX, *la Comtesse de Beaumont*, p. 306.
(4) Lady BLENNERHASSETT, II, 364-365.

d'Amiens, elle écrit à Meister, le 23 octobre 1801 : « Que dites-vous de l'indifférence de Paris à côté des transports de Londres ? La paix était bien plus utile cependant à la France qu'à l'Angleterre. N'en concluriez-vous pas, par hasard, que la liberté est de quelque chose dans l'intérêt que les peuples prennent à leur destinée ?... Bonaparte, très en colère de l'impassibilité de Paris, a dit à ses courtisans réunis : « Que leur faut-« il donc ? Que leur faut-il donc ? » Et personne ne s'est levé en pied pour lui dire : « La liberté ! citoyen Consul, « la liberté (1) ! »

Plus encore que les abus d'autorité, le grief qui décidera Mme de Staël à comploter matériellement contre le premier Consul, c'est le Concordat. Pendant que Napoléon cherche à restaurer le catholicisme pour l'exploiter à son profit, elle veut, elle, une France protestante (2). Dès 1798, elle compose un traité, resté inédit pendant un siècle, intitulé : « Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution, et des principes qui doivent fonder la République en France (3). » Quel est, suivant elle, le seul moyen de réaliser ces deux plans ? C'est de déclarer le protestantisme religion d'Etat : « Je dis aux républicains qu'il n'existe que ce moyen de détruire l'influence de la religion catholique. La classe sans fortune ira dans les églises dont elle ne sera point forcée de payer le ministre... Ce que tous les hommes accordent aux idées religieuses, soit pour l'éducation de leurs enfants, soit dans les maladies, soit à l'époque de leur mort, peut se diriger vers un culte devenu le plus facile, le plus à portée d'eux...

(1) *Lettres inédites*, p. 173.
(2) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 74-76.
(3) P. GAUTIER, *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1899.

Alors l'Etat aura dans sa main toute l'influence du culte entretenu par lui, et cette grande puissance qu'exercent toujours les interprètes des idées religieuses sera l'appui du gouvernement républicain. »

En tout, on le voit, Mme de Staël se trouve aux antipodes de la pensée de Napoléon : avec une impitoyable perspicacité celui-ci s'en rend bien compte : dans une conversation intime avec ses deux frères, Joseph et Lucien, qui s'entremettent pour une réconciliation, il juge Mme de Staël irréductible : « Ah ! je la connais, accoutumée qu'elle fut à fronder ou à entendre fronder les gouvernements qui m'ont précédé. D'abord dans les salons de monsieur son père, où l'on a commencé le procès de Louis XVI, car, voyez-vous, M. Necker fut le premier bourreau du malheureux roi. Ensuite, intrigaillant occultement après le 9 thermidor, et puis figurant en sous-ordre, c'est-à-dire par la parole, dans les orgies du Directoire, et puis enfin, tout récemment, régentant le Tribunat qu'elle m'oblige à épurer des membres ses amis... ce qu'elle eut l'impertinence d'appeler non *épurer,* mais écrémer le Tribunat.

JOSEPH. — Oh ! convenez que le mot est joli, n'est-ce pas, Lucien?

MOI. — Je ne puis en disconvenir.

LE CONSUL. — Ah ! que vous êtes drôles tous deux avec votre engoûment pour cette femme (1) ! »

Depuis que Necker a publié ses *Dernières vues de politique et de finance,* elle sent bien que la vendetta est déclarée entre eux, et elle ne se garde pas ; elle provoque, tout en se rendant compte de son imprudence. Dans une lettre à Lacretelle, elle analyse ainsi

(1) JUNG, *Lucien Bonaparte,* II, 237.

son état d'âme : « Il me craint. C'est là ma jouissance, mon orgueil, et c'est là ma terreur. Il faut que je vous l'avoue, je me précipite au-devant d'une proscription, et je suis mal préparée à supporter les ennuis mêmes d'un long exil ; mon courage fléchit, et non ma volonté. Je souffre, et ne veux point d'un remède qui m'avilirait. J'ai les peurs d'une femme, sans qu'elles puissent faire de moi une hypocrite ou une esclave (1). »

Et c'est ainsi que, tremblant de son courage, elle se décide à publier le roman qu'elle médite depuis trois ans, se documentant de son mieux auprès de Meister sur les détails de la vie catholique, qu'elle ne connaît pas fort bien, et qui lui sont pourtant indispensables pour construire son interminable roman de *Delphine* (2). Comme longueur matérielle, il équivaut à cinq romans de nos jours. Peut-être est-ce pour cela que personne ne le lit plus ; je suis donc forcé d'en faire une brève analyse, pour qu'on puisse suivre plus facilement ensuite la critique de la thèse morale qu'il contient.

Delphine, veuve de M. d'Albémar, dote magnifiquement une petite cousine, Matilde, fille de sa meilleure amie, Mme de Vernon. Cette Matilde doit épouser un Léonce de Mondoville, que Delphine ne connaît pas. Sitôt que Mme d'Albémar aperçoit le beau Léonce, c'est le choc de deux coups de foudre simultanés. Mais, fou de jalousie contre M. de Serbellane, qui n'aime pas Delphine, et qui est l'amant d'une amie de Delphine, Mme d'Ervins, Léonce se décide à épouser Matilde. Delphine, en longs voiles de désenchantée, assiste incognito au mariage. Mme de Vernon, qui a trompé

(1) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 95.
(2) *Lettres inédites*, p. 161, 172, 174, 177.

Léonce sur les vrais sentiments de Delphine, meurt en proie aux remords. Matilde de Mondoville et son fils meurent ; mais Léonce ne peut plus épouser Delphine qui est entrée au couvent et a prononcé ses vœux ; lui-même est pris, condamné à mort comme émigré. Delphine, après l'avoir consolé dans sa prison, le suit jusque devant le peloton d'exécution, et s'empoisonne. La mort réunit dans un même tombeau les deux amants que la vie avait séparés.

Telle est l'intrigue du roman qui, inspiré par *Clarisse Harlowe*, la *Nouvelle Héloïse* et *Werther,* vaut surtout par la thèse générale et par l'intérêt psychologique. Du reste, dans la préface, M[me] de Staël essaye de nous expliquer ce qu'elle veut faire : « Observer le cœur humain, c'est montrer à chaque pas l'influence de la morale sur la destinée : il n'y a qu'un secret dans la vie, c'est le bien ou le mal qu'on a fait. Il se cache, ce secret, sous mille formes trompeuses : vous souffrez longtemps sans l'avoir mérité ; vous prospérez longtemps par des moyens condamnables , mais, tout à coup, votre sort se décide, le mot de votre énigme se révèle, et, ce mot, la conscience l'avait dit bien avant que le destin l'eût répété. C'est ainsi que l'histoire de l'homme doit être représentée dans les romans. » Cette explication est encore un peu nuageuse. Aussi, M[me] de Staël a-t-elle composé une sorte de longue post-face, intitulée : « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine.* » Nous y apprenons, entre autres choses, que ce roman n'est pas du tout la glorification de la passion : qu'il ne faudrait pas supposer que ce livre pourrait porter comme sous-titre : « *Delphine,* ou *Le Modèle des jeunes veuves* » ; tout au contraire : « Je pense, dit-elle, qu'il était utile et sévèrement moral de montrer

comment, avec un esprit supérieur, on fait plus de fautes que la médiocrité même, si l'on n'a pas une raison aussi puissante que son esprit ; et comment, avec un cœur généreux et sensible, l'on se livre à beaucoup d'erreurs, si l'on ne se soumet pas à toute la rigidité de la morale. Il faut un gouvernement d'autant plus fort qu'il y a plus de vent dans les voiles (1). » Qui se serait douté que ce livre était si édifiant ! Un lecteur non prévenu se contente de remarquer qu'il y a là, avec des longueurs, une foule de jolis détails, de réflexions brillantes, ou piquantes, ou profondes. D'après Vinet, sévère moraliste, l'amour y dit des choses fort intéressantes au fond, dans une langue un peu surannée ; la passion y est si entraînante que le sens critique du lecteur s'émousse et qu'on ne songe plus à protester (2). Quoique composé de lettres, forme généralement réfrigérante, ce roman n'est pourtant pas froid, parce que ces lettres elles-mêmes ont la chaleur de la vie. Les signatures s'animent. Ce n'est plus le sempiternel « du même à la même ». C'est intéressant comme un paquet d'autographes. Du reste, les personnages ont réellement vécu (3) : le duc de Mendoce n'est autre que Lucchesini ; Thérèse d'Ervins, c'est Mme Récamier ; M. de Lebensei s'appelait, dans la vie réelle, Benjamin Constant. Le père de Mme de Cerlèbe, c'est Necker (4). Mme de Vernon, âme sèche, froide, ne croyant qu'au succès, et pourtant douée d'un charme irrésistible, c'est, chose inattendue, Talleyrand. Inutile d'ajouter que Delphine, c'est Mme de Staël. Léonce fait, à son précepteur Bar-

(1) *Œuvres*, I, 617.
(2) *Dix-neuvième siècle*, I, 70.
(3) *Lettres inédites*, p. 178.
(4) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 103-104.

ton, une esquisse de Mme d'Albémar où Mme de Staël a mis toutes ses complaisances : « Je n'imaginais pas qu'il fût possible... qu'une seule personne réunît tant de grâces variées... Des expressions toujours choisies, et un mouvement toujours naturel, de la gaîté dans l'esprit et de la mélancolie dans les sentiments, de l'exaltation et de la simplicité, de l'entraînement et de l'énergie ! Mélange adorable de génie et de candeur, de douceur et de force ! Possédant au suprême degré tout ce qui peut inspirer de l'admiration aux penseurs les plus profonds, tout ce qui doit mettre à l'aise les esprits les plus ordinaires, s'ils ont de la bonté, s'ils aiment à retrouver cette qualité touchante sous les formes les plus faciles et les plus nobles, les plus séduisantes et les plus naïves... Avec quel enthousiasme elle parle de la vertu ! Elle l'aime comme la première beauté de la nature morale ; elle respire ce qui est bien comme un air pur, comme le seul dans lequel son âme généreuse puisse vivre. Si l'étendue de son esprit lui donne de l'indépendance, son caractère a besoin d'appui ; elle a dans le regard quelque chose de sensible et de tremblant qui semble invoquer un secours contre les peines de la vie ; et son âme n'est pas faite pour résister seule aux orages du sort (1). » C'est là proprement le portrait du peintre. Pour compléter le tableau, voici la description physique de cette femme supérieure : qui pourrait peindre « la grâce enchanteresse de sa figure, cette taille svelte, souple, élégante ; ces cheveux blonds, qui couvrent à moitié des yeux si doux, et en même temps si animés ; cette physionomie mobile, et cet air d'abandon plus pur, plus modeste, plus innocent encore qu'une

(1) *Œuvres*, I, 370.

réserve austère (1) ». C'est ainsi, probablement, que Mme de Staël se souhaitait d'être. Qui sait ? C'est peut-être ainsi qu'elle se voyait au miroir. C'est dans sa Delphine que l'auteur a incarné son rêve : Delphine, c'est la muse de l'Enthousiasme, plus vibrante presque que Mme de Staël elle-même, car, dans un moment de mélancolie, elle éprouve un charme irrésistible, et jusqu'à « des convulsions de larmes », simplement parce qu'elle entend nasiller un orgue de Barbarie !

Si, maintenant, nous trouvons de semblables exagérations un peu ridicules, au temps jadis un pareil livre, tout vibrant d'émotion, exerce une profonde influence sur les lecteurs, surtout sur les lectrices, et fait pénétrer dans leur sensibilité des impressions qui tendront à devenir des convictions. Les romans agissent plus par les sentiments qu'ils inspirent que par les idées qu'ils enseignent. Or, *Delphine* est avant tout un livre de controverse en action ; les adversaires qui s'y livrent combat sont, au vrai, le catholicisme et le protestancisme. Le catholicisme est représenté par deux femmes : Thérèse d'Ervins est pieuse, bornée, inconséquente, passionnée ; Mathilde de Vernon est sèche, hautaine, d'une dévotion rebutante. Le catholicisme est attaqué par Delphine d'Albémar, l'héroïne qui a toutes les qualités, puisqu'elle est Mme de Staël : au catholicisme elle préfère « la religion du cœur » !

Je sais très bien que les coups de Mme de Staël portent à côté, parce qu'elle attaque une religion qu'elle ne connaît pas. Son information est courte ; les notes de Meister ne l'ont pas assez documentée. C'est ainsi que, décrivant une prise de voile, elle montre la novice,

(1) *Œuvres*, 2.I, 365.

Thérèse, s'avançant dans l'église, appuyée sur le bras de son confesseur ! Passe encore pour une maladresse sur un détail du cérémonial. Voici une erreur qui est plus grave, parce qu'elle intéresse le fond même de la doctrine : cette Thérèse, devenue veuve, n'a pu épouser M. de Serbellane qui a tué en duel son mari. Elle veut bien entrer en religion, mais elle se demande si elle aura le droit de songer à son amant : son confesseur la rassure pleinement à cet égard. L'erreur est si bizarre qu'il faut citer intégralement le texte : « Avant qu'un prêtre vénérable eût accepté le serment que j'ai fait de me consacrer à Dieu, je lui ai demandé si, parmi les devoirs que j'allais m'imposer, il en était un qui m'interdît les souvenirs que je ne puis étouffer ; il m'a répondu que le sacrifice de ma vie était le seul qui fût en ma puissance ; il m'a permis de mêler aux pleurs que je verserais sur mes fautes, le regret de n'avoir pas été la femme de celui qui me fut cher, et de n'avoir pu concilier ainsi l'amour et la vertu. Je ne craignais, dans l'état que je vais embrasser, que des luttes intérieures contre ma pensée ; dès qu'on n'exige que mes actions, je me voue avec bonheur à l'expiation de la mort de M. d'Ervins (1). » En face de ce directeur étrange se dresse le plus éloquent des pasteurs, et c'est Delphine ! Mme de Vernon mourante refuse un prêtre : elle préfère le ministère de Mme d'Albémar. C'est encore Delphine qui accompagne Léonce, condamné à mort, devant le peloton d'exécution, pour lui parler jusqu'au dernier moment, « au nom d'un Dieu de bonté ».

Est-ce simplement ridicule ? Sont-ce là simplement des preuves de la légèreté de Mme de Staël, de sa faci-

(1) *Œuvres*, I, 426.

lités à critiquer ce qu'elle ne connaît pas ? L'erreur est grave à cause de sa portée : combien de non-catholiques, prenant les tirades de *Delphine* pour paroles d'Evangile, ont cru que c'était ainsi que les confesseurs dirigeaient les consciences, que la piété catholique était une simple affaire de gestes, et que la foi ne réclamait pas tout le cœur ? De plus, un pareil roman est immoral tout au moins d'intention. Dans ce livre, quiconque remplit ses obligations, surtout quiconque est religieux, est représenté comme un esprit borné, antipathique. Au contraire, l'auteur s'évertue à nous faire aimer tous ceux qui sacrifient le devoir à la passion ! *Delphine* c'est l'apologie de la femme « incomprise » de son mari, c'est-à-dire de la femme qui cherche, sans jamais se lasser de ses déconvenues, quelqu'un qui la comprenne : c'est l'apothéose de la femme coupable (1).

C'est bien là l'impression de Napoléon, qui juge le livre non en critique littéraire, mais en moraliste et en homme d'Etat. Lui, qui est en train de restaurer les mœurs et la société, qui ne veut pas dans son entourage de femme divorcée, il trouve là l'apologie du divorce et de l'amour libre : pour lui, tout cela, c'est « vagabondage d'imagination, métaphysique de sentiment » ; il considère le livre comme dangereux, antisocial (2). Il a des raisons plus personnelles encore pour se fâcher : il est en train de négocier le Concordat avec Rome — elle en rêve un autre avec Calvin ; l'Angleterre est pour lui le danger — Mme de Staël est enivrée d'amour pour la liberté anglaise. Napoléon

(1) Cf. GAUTIER, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, p. 167.
(2) *Id., ibid.*, p. 107-108.

s'écrierait volontiers : « Mme de Staël, voilà l'ennemi ! », et l'on sait comme il fonçait sur l'ennemi.

Mme de Staël vit des symptômes de cette malveillance dans la façon dont les journaux traitèrent son roman : « Ils s'avisèrent, dit-elle, de le déclarer immoral (1). » Et en effet, on trouve dans le *Mercure de France* du 11 Nivôse an XI (1er janvier 1803) un article signé F. : « *Delphine* peint l'amitié comme une passion, ce qui la conduit naturellement à peindre l'amour comme une fureur... Delphine parle de l'amour comme une bacchante, de Dieu comme un quaker, de la mort comme un grenadier, et de la morale comme un sophiste. » C'est déjà assez vif comme appréciation, mais il y a pis : une menace non déguisée ; Mme de Staël, dit l'anonyme qui semble bien un porte-parole, Mme de Staël manque de patriotisme français, parce que la France n'est pas sa patrie : « Les Français ne lui auront aucune obligation de la manière dont elle les traite ; tout son amour est aujourd'hui pour les Anglais, ce qui ne doit pas étonner. Les esprits qui planent au-dessus de ce bas monde n'ont pas de patrie ; et même, à tout autre titre, il est permis à Mme de Staël de n'en point avoir. Née dans un pays qui n'est plus, n'ayant jamais eu une patrie que par illusion, il est possible qu'elle ne puisse en concevoir d'autre : c'est une vieille habitude. » Dire cela, c'était presque lui indiquer le chemin de la frontière.

Le *Moniteur* fut plus dur encore : il ne parla pas du tout de *Delphine*. Il avait de l'espace de reste pour insérer, le 1er pluviôse an XI, un mémoire sur l'opium, ou, le 3 nivôse, un article littéraire sur un traité de

(1) *Dix années d'exil*, p. 81-82.

système métrique ; je n'y ai pas trouvé une ligne sur *Delphine*. A ce moment-là, le silence du *Moniteur* était la leçon des écrivains prudents ; mais Mme de Staël ne pratiquait plus la prudence. Sa témérité semblait même récompensée, car le succès s'annonçait, immense, si nous en croyons Rœderer : « Savez-vous pourquoi il n'y avait personne avant-hier ou hier aux spectacles ? pourquoi, aujourd'hui dimanche, il y aura très peu de monde à la messe ?... C'est que tout Paris est renfermé pour lire le nouveau roman de Mme de Staël. Dans quelques jours on ne parlera, on n'écrira que *pour, sur* et *contre* le livre de Mme de Staël (1). » Il y a là une forte exagération. En réalité, c'est un succès d'opposition. Quiconque n'aime ni Bonaparte, ni le Concordat, applaudit, et répond à l'appel de Mme de Staël qui adresse son livre « à la France silencieuse, mais éclairée ». Malgré ces approbations, Mme de Staël est un peu inquiète : elle voudrait savoir l'opinion de ceux qui l'aiment, elle et son livre, pour elle-même, et non contre Napoléon : elle écrit à Nils : « Avez-vous reçu mon roman de *Delphine*...? Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler du grand bruit qu'il fait en tous sens mais un bruit plus doux et plus sûr, ce serait votre approbation, et je serai bien heureuse si j'apprends que je l'ai obtenue (2). » Nous n'avons pas l'opinion de Nils, et du reste ce n'est peut-être pas une perte, mais nous avons celle du vieil ami, de Mathieu de Montmorency, qui, lui, est à Paris : il entend les plaisanteries du public, et ne sait trop que répondre : tout malheureux, il écrit à Mme Necker de Saussure : « Un ou-

(1) STENGER, *La société française pendant le Consulat*, IV, 176.
(2) *Revue Bleue*, p. 739.

vrage d'elle, avec toutes les idées accessoires qui s'y mêlent pour nous, est un événement dans la vie, une histoire des sentiments qui ont composé la sienne ; tout cela nous transporte dans le passé, nous fait souffrir avec elle ; et avec la certitude que nous avons de ses bonnes intentions, nous ne jugeons plus. C'est ainsi que je m'explique ma première impression ; elle me suffit pour ne pas l'accuser sévèrement au fond de mon cœur, mais non pas pour la justifier aux yeux des autres, moins encore pour ne pas souffrir. J'en demande pardon à son amour-propre triomphant de la confiance d'un succès durable (1). » Et qu'on ne dise pas que Mathieu s'est effarouché bien vite par scrupule catholique. Stendhal, d'abord assez bienveillant, finit par trouver le livre « guindé, ennuyeux et atroce » (2). Les femmes sont contre *Delphine,* à Paris (3) ; à Genève, à Lausanne, on est scandalisé (4).

§ 3. — L'exil. — Mort du père. « Du caractère de M. Necker. »

Plus tard, mûrie par l'épreuve, Mme de Staël comprendra que sa *Delphine* ait offusqué les consciences : « On pouvait trouver dans ce livre cette fougue de jeunesse et cette ardeur d'être heureux que dix années, et dix années de souffrances, m'ont appris à diriger d'une autre manière (5). » L'épreuve, du reste, sera violente, et telle qu'il la fallait pour mater un pareil caractère : le 24 pluviose an XI (13 février 1803), le premier Consul

(1) GAUTIER, *Mathieu de Montmorency,* p. 164-165.
(2) *Correspondance,* I, 57, 144, 85-86.
(3) *Id., ibid.,* p. 205.
(4) GAUTIER, *Mathieu de Montmorency,* p. 169.
(5) *Dix années d'exil,* p. 82.

fait annoncer au Préfet de Police que sa volonté est « que cette dame, trop connue par son esprit d'intrigue, ne reste pas en France » ; qu'il faut la reconduire à la frontière, « soit qu'elle veuille retourner vers son père, en Suisse, soit qu'elle préfère se rendre dans le pays de feu son mari (1) ». Devant ce coup de force, Mme de Staël ne prend pas immédiatement une attitude cornélienne ; son premier mouvement est d'écrire à Bonaparte une lettre suppliante : «... Il est impossible qu'un héros ne soit pas le protecteur de la faiblesse. Je vous en conjure encore une fois, faites-moi la grâce entière, laissez-moi vivre en paix dans la maison de mon père à Saint-Ouen... Enfin, citoyen Consul, réfléchissez un moment avant de causer une grande douleur à une personne sans défense (2). » Benjamin Constant, qui ne s'attendrit pas facilement, juge cette conduite double, aussi sévèrement que si c'était de la duplicité (3). On peut avoir un peu plus d'indulgence envers la pauvre femme pour qui l'exil semble une mort intellectuelle. Après avoir envoyé sa lettre au premier Consul, elle se berce encore de quelques illusions : elle écrit à Mme Récamier : « Je vais errer trois jours autour de Paris en attendant cette réponse. Ah ! quel sort ! J'éprouve en montant en voiture un peu du sentiment qu'on doit avoir en allant au supplice (4). » Malgré tout, il lui faudra partir, dans une prostration qui la laissera longtemps courbée.

Elle se redressera lorsqu'elle se sera peu à peu rendu compte qu'à sa sortie de France elle va personnifier

(1) WELSCHINGER, *La censure sous le premier Empire*, p. 328.
(2) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 135.
(3) *Journal*, p. 59-60.
(4) HERRIOT, *Mme Récamier et ses amis*, p. 115.

devant l'Europe la liberté luttant contre le despotisme. Elle a déjà l'attitude que prendra Victor Hugo sur son piédestal de Guernesey. Seulement, Victor Hugo pense par lui même, tandis que Mme de Staël subit très profondément toute une série d'influences. La plus forte peut-être est celle de cet étrange Villers, officier émigré réfugié à Lubeck, et correspondant de l'Institut (1). L'idéologie de Villers est assez simple : elle se compose d'une idée emportée de France, l'opposition au catholicisme, et de deux idées empruntées à l'Allemagne d'alors : l'horreur de la guerre, un cosmopolitisme absolu. Grand partisan de Kant qu'il contribue à faire connaître chez nous, il veut, avant Mme de Staël, révéler l'Allemagne à la France, et, sur l'abîme qui sépare le génie français de l'esprit allemand, « jeter un pont ». Seulement il sent que cette besogne est trop lourde pour lui, et que Mme de Staël s'en acquittera bien mieux. Il cherche à la séduire, à distance, par d'énormes flagorneries ; il y réussit mieux quand l'exil de Mme de Staël les met en présence à Metz. Leurs douze journées de causeries, où ils sympathisent dans leur commune haine du Concordat et de l'Eglise, dans un pareil désir de faire du protestantisme en France la religion d'Etat, sont, pour Mme de Staël, comme une série de conférences préparatoires qui l'initient au monde germain.

Quels sont les principaux résultats de ce premier voyage en Allemagne ? Elle se venge de celui qui l'a exilée en excitant, sans le vouloir, contre la France elle-même, et, très intentionnellement, contre Napoléon, toute l'Allemagne, surtout Berlin (2).

(1) GAUTIER, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1906.
(2) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 159.

Se venger n'est jamais un gain moral : on y perd presque toujours un peu de soi-même. En revanche, Mme de Staël fait une découverte qui va modifier profondément les principes de sa vie : elle découvre Kant.

On peut dire que, sans être précisément immorale, elle était jusque-là presque a-morale. Elle reçoit un coup de foudre, d'un genre inconnu pour elle, le jour où quelqu'un lui cite la phrase célèbre : « Il y a deux choses qui remplissent mon esprit d'une admiration croissante : le ciel étoilé au-dessus de ma tête et la loi morale dans mon cœur. » Elle s'élance de son siège en s'écriant : « Ah ! comme cela est beau (1) ! »

Elle jouit alors de quelques moments de ce bonheur spécial qui précède souvent les catastrophes ; elle les décrit ainsi : « J'étais heureuse en Allemagne ; j'avais retrouvé de l'émulation par le séjour que j'avais fait dans un pays sincère, éclairé, enthousiaste, et qui avait daigné recevoir la fille de M. Necker comme si c'était à l'Allemagne qu'il eût consacré sa fortune, ses vertus et son génie. Dans les lettres de recommandation que mon père m'avait données, il m'avait appelé sa *fille unique et chérie,* et de nobles âmes avaient bien pensé de celle qu'un tel homme avait honorée de ce nom. Je ne sais si la Providence voulait que ce fût au milieu du bonheur que m'atteignît la foudre ; mais mon âme, froissée par d'amères ingratitudes, s'était relevée en recevant un accueil généreux (2). » Au moment où elle réagit contre l'exil, une nouvelle épreuve va l'abattre derechef. Se rappelant qu'un jour son père lui disait que Dieu mesure le vent aux brebis dépouillées, elle

(1) Lady BLENNERHASSETT, III, 59.
(2) *Œuvres,* II, 2[illegible]6.

s'écrie : « Ah ! l'orage ne m'a pas épargnée ; et c'est quand ma patrie m'était ôtée, qu'une autre patrie, la maison paternelle, n'est plus pour moi qu'un tombeau (1) ! »

Nous avons vu combien elle aimait son père, et comme elle avait su gâter jusqu'à son amour filial, en l'exagérant ; elle va jusqu'à dire à Nils, le 1er mai 1802 : « Si vous passiez par la Suisse,... vous trouveriez mon père plein de vie et plus distingué que jamais par la force de la pensée ; la solitude lui a donné de nouvelles lumières : il a vécu avec lui, et son esprit s'en est accru (2). » Maintenant qu'il est mort, elle garde son exagération jusque dans sa douleur. Elle a une façon de pleurer Necker qui ferait sourire, si l'ironie était possible en pareil cas : elle écrit à Meister, le 26 mai 1812 : « Priez pour moi celui qui vous a aimé ! Mon illustre père veille sur mon sort, j'ose l'espérer (3). » *Illustre* est de trop ; le mot aurait amusé Napoléon qui daignait avoir de l'esprit méchant contre ses ennemis, et disait : « Elle a bien dû regretter son père. Pauvre divinité ! Il n'y a jamais eu d'homme plus médiocre, avec son flon-flon, son importance, et sa queue de chiffres (4). »

Sans doute, Mme de Staël n'a pas su, même dans son deuil, dépouiller entièrement, si j'ose dire, la vieille femme. N'importe, il y a un sentiment profond, régénérateur, dans la douleur vraie qu'elle éprouve ; par un raffinement de torture dû à l'exil, elle n'a pu arriver à temps. Son père est mort sans qu'elle fût près de lui.

(1) *Œuvres*, II, 288.
(2) *Revue Bleue*, p. 738.
(3) *Lettres inédites*, p. 226.
(4) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 162.

Là-dessus, on pourrait trouver, dans sa correspondance avec ses intimes, bien des passages éloquents ; mais l'éloquence en pareil cas est moins touchante que la simplicité. Il y a des cas où le talent ne doit point paraître, sous peine d'être déplacé, où le génie lui-même doit parler le langage des simples mortels, comme dans ces lettres à Meister : « Hélas ! Combien vous trouverez le château vide ! » ... « Ce vide, ce terrible vide que la mort y a fait. C'est en vain que je renouvelle mon esprit, et par la distraction naturelle dont je suis susceptible, et par la volonté de distraction que j'ai : je sens une blessure dans le cœur par laquelle ma vie s'en ira (1). » Sept ans après, la douleur est toujours là ; le 3 avril 1812, elle écrit au même ami : « Adieu encore, et soyez bon pour moi dans ce monde jusqu'à ce que nous nous réunissions à lui dans l'autre (2). »

Quelque chose de nouveau est en train de poindre dans son cœur ; ceux qui la connaissent bien s'en aperçoivent immédiatement. Dès le lendemain du jour où, étant à Weimar, elle a appris la mort de son père, Benjamin Constant remarque en elle un changement surprenant : il écrit à Mme Necker de Saussure : « Je n'ai pas l'idée de quelque chose de plus touchant, de plus angélique (3). »

Le contre-coup de cette mort se fait sentir déjà dans la *laudatio funebris* qu'elle intitule : « Du caractère de M. Necker et de sa vie privée » ; mais (on le remarque presque toujours dans ces crises morales quand l'intéressé les raconte avec sincérité, ou quand on les observe exactement), la révolution n'est pas complète ; il n'y a pas

(1) *Lettres inédites*, p. 185.
(2) *Ibid.*, p. 225.
(3) GAUTIER, *Mathieu de Montmorency*, p. 193.

table rase : les vieilles habitudes luttent contre les tendances nouvelles. C'est ainsi que les anciennes exagérations subsistent. La méditation de la mort n'a pas guéri Mme de Staël de sa vanité filiale : elle nous engage à considérer Necker avec elle comme « un souvenir qui fera dans le dernier siècle une trace lumineuse, éthérée, une trace qui part de la terre et se continue dans le ciel » (1). Nous résistons à l'invitation, et nous serions plutôt tentés de fredonner avec le vieux berger de Béranger, dans *les Etoiles qui filent* :

> Mon enfant ! quel éclair sinistre !
> C'était l'astre d'un favori
> Qui se croyait un grand ministre...
> Ceux qui servaient ce dieu fragile
> Ont déjà caché son portrait...
> — Encore une étoile qui file,
> Qui file, file, et disparaît.

Sur la question Necker, Mme de Staël n'est jamais absolument sincère. Tantôt elle se trompe, et tantôt, chose plus grave, elle nous trompe : elle voudrait nous faire croire qu'elle a vu des notes de Mirabeau sur sa conversation avec Necker, et que Mirabeau y déclare « combien il a été frappé de la supériorité d'esprit de M. Necker ; » elle admire, en cette circonstance, « le talent qu'avait son père de connaître et de captiver les hommes ». Or Necker lui-même a raconté à Malouet que, dès les premiers mots, il a blessé Mirabeau en lui demandant ses *propositions,* et que Mirabeau, se levant en colère, est parti en disant : « Ma proposition est de vous souhaiter

(1) *Œuvres,* II, 262.

le bonjour. » Quant à Mirabeau, encore rouge de colère, il résume ainsi à Malouet son impression sur Necker : « Votre homme est un sot, il aura de mes nouvelles (1). »

On le voit, Mme de Staël a encore des progrès à faire comme véracité. Elle est trop passionnée pour qu'on puisse considérer ses récits historiques comme autre chose que des romans. Elle est trop hommasse pour pouvoir comprendre certaines délicatesses. Dans son adoration pour son père, elle va jusqu'à exprimer, et par deux fois, son regret d'avoir été sa fille, de n'avoir pas été simplement sa contemporaine, ce qui lui aurait permis d'épouser Necker, « mon père, mon frère, mon ami, celui que j'aurais choisi pour l'unique affection de ma vie, si le sort ne m'avait pas jetée dans une autre génération que la sienne » (2).

Voilà certes une fausse note, exaspérante surtout parce que Mme de Staël y insiste. La vie trouble qu'elle a menée jusqu'ici a altéré sa pureté de cœur, sa limpidité d'esprit. Mais aussi, à plonger dans cette conscience, comme l'on voit que la douleur purifie, et nous rend le sens des réalités humaines ! A côté de ces singularités, il y a de véritables beautés, comme cette idée si vraie sur le réconfort que l'on éprouve à conserver encore un vieux père : il ne peut plus pour vous qu'une chose : s'interposer, par le seul fait qu'il existe, entre votre imagination et la mort : « Ah ! l'on n'est aimé ainsi que par un père, par un père âgé, qui ne croit plus à la certitude de la vie. Nos contemporains sont si forts pour eux-mêmes et pour nous ! Délicieuse protection que celle de la génération qui nous précède ! Amour

(1) Malouet, *Mémoires*, I, 316-318.
(2) *Œuvres*, II, 285 et 262.

désintéressé ! amour qui nous fait sentir à tous les moments que nous sommes jeunes, que nous sommes aimés, que la terre est encore à nous ! Ah ! quand elle tombe, cette génération, nous sommes à notre tour à découvert devant la mort, et ce sera bientôt à nous à traiter les premiers avec elle (1). » Il y a encore une trace d'égoïsme dans cette tristesse ; mais, quelle amère et noble mélancolie dans ce souvenir de leur intimité : « J'entrai dans sa chambre, quelques heures après la mort de ma mère. Sa fenêtre près de Lausanne donnait sur l'un des plus magnifiques points de vue des Alpes, et les plus beaux rayons du matin les éclairaient. « Son âme plane peut-être là », me dit-il en me montrant un nuage léger qui passait sur notre tête, et il se tut. Ah ! pourquoi n'a-t-il pas été appelé à prononcer sur moi les mêmes paroles ; je n'aurais senti près de lui aucune terreur de la mort ; il me représentait si bien la religion tout entière. Je la voyais sur cette terre quand il y était, et maintenant il faut accomplir seule la longue et dernière moitié de la vie (2). »

Jusque-là Mme de Staël avait été surtout philosophe, comme on disait dans le salon de sa mère, de cette philosophie de l'Encyclopédie qui, partant du théisme, aboutit fatalement, par une série de chutes, au matérialisme. Mais combien sont fragiles ces constructions de l'esprit, quand le souffle de la tombe, abattant un être cher, renverse du même coup tous ces châteaux de cartes. Mme de Staël sait maintenant ce que c'est que la mort, et que, une fois qu'on en a épuisé l'amertume, on en retrouve l'arrière-goût dans toutes les

(1) *Œuvres*, II, 286.
(2) *Ibid.*, p. 281.

saveurs humaines : « Il y a peu d'années, tant de bruit, et tant de silence maintenant ! Tant d'éclat autrefois, et pour jamais tant de deuil ! On apprend la mort pour la première fois quand elle tombe sur ce qu'on aime. Jusque-là ce n'était qu'une terreur des ténèbres dont on avait tâché de détourner ses regards ; mais à présent elle apparaît dans le jour ; elle est comme l'autre moitié de toutes les pensées de la vie (1). » Elle a compris la mort, et du même coup elle a compris la vie ; elle a soif maintenant de ce qu'elle admirait chez son père, « ce noble enthousiasme pour la religion, sans lequel la raison n'a point de guide, sans lequel la vertu même est sans charmes, et la sensibilité sans profondeur (2). » Pour aller vers cette foi nouvelle, elle rompt avec la philosophie athée qui, d'après M[me] de Staël, peut bien divertir l'esprit, quand on est heureux, mais qui est aussi impuissante à expliquer le mystère de la vie qu'à consoler du mystère de la mort : « Et cette puissance de la réflexion... serait détruite ! Non ! loin, bien loin ceux qui le disent ; ils ne savent pas le mal qu'ils font ; ils ne voient la religion que comme un instrument de puissance dans la main des hommes ; mais quand c'est un dernier, tout à fait dernier espoir au fond du cœur, qu'ils le laissent, qu'ils passent à côté sans y toucher ! »

On peut donc dire que la mort de son père l'a rendue religieuse. Cette religion est encore très vague, parce qu'elle est purement sentimentale ; chez M[me] de Staël le sentiment religieux est surtout le désir impérieux de revoir son père. C'est dans cet espoir qu'elle relit ce

(1) *Œuvres*, II, p. 275.
(2) *Ibid.*, p. 269.

Cours de Morale religieuse où Necker prêchait sur la mort : « Celui qui n'est plus, parlant si vivement de la mort, regrettant à l'avance le printemps, la nature, et toutes les beautés de la terre, qu'une nuit éternelle couvre à ses yeux maintenant ; celui qui n'est plus, compatissant aux regrets de ceux qui survivent, promettant l'immortalité ; cette immortalité, noble espérance de le revoir, touchante communication avec lui. O mon Dieu ! pardonnez aux faibles créatures si leur cœur, qui a tant aimé, ne se peint dans le ciel que le sourire de leur père, qui les recevra dans vos parvis (1). » Son *Credo* n'a qu'un seul article, mais Mme de Staël s'y attache de toute son énergie : « C'est à l'espoir qu'il prie pour moi dans le ciel que je dois ce qui me reste de force... Si je n'étais pas convaincue de la vie à venir, je deviendrais folle à l'idée qu'un tel être ait pu cesser d'exister (2). »

Depuis longtemps l'ami, dont la conversion avait jadis provoqué l'étonnement respectueux de Mme de Staël, Mathieu de Montmorency, cherchait à la ramener à Dieu ; presque à la fin de chaque lettre envoyée à Mme Necker de Saussure on voit reparaître ce souhait qu'enfin Mme de Staël se convertisse, souhait sans grand espoir (3) ; à la nouvelle de la mort de Necker il accourt, le plus vite qu'il peut. Son amie désire et redoute à la fois son arrivée : « Je ne puis vous exprimer, écrit-elle à Gérando, le trouble que j'éprouve, ce sentiment de joie si étranger à mon cœur déchiré, cette douleur qui se ranime précisément parce qu'elle va me faire du bien, parce que je repousse et j'appelle ce

(1) *Œuvres*, II, 278.
(2) *Dix années d'exil*, p. 130.
(3) GAUTIER, *Mathieu de Montmorency*, p. 17-18, 183-184.

céleste secours. Ah ! comme le cœur bouleverse la vie ! (1) ».

Quand M. de Montmorency arrive enfin, c'est une scène de tristesse, d'abandon, que Mathieu s'empresse de raconter à l'amie commune : « Ces premiers moments que je redoutais et désirais tout à la fois pour votre cousine et pour moi se sont passés aussi bien qu'il était possible. Elle a beaucoup pleuré (2). » M. de Montmorency savait maintenant parler au cœur de Mme de Staël, ce cœur qui, plus que tout autre, avait ses raisons que la raison de Mme de Staël ne comprenait pas encore. Le premier changement important fut une réforme dans l'éducation des enfants : ils furent élevés par elle autrement qu'elle ne l'avait été par Mme Necker. La duchesse de Broglie lui rendra plus tard ce témoignage : « Ma mère nous a toujours élevés dans la pensée que la piété la plus humble valait mieux que le génie, et je puis t'assurer que c'est à elle, plus qu'à tout autre, que je dois cette profonde conviction que la crainte du Seigneur, c'est la sagesse, et se détourner du mal, l'intelligence (3). » C'est encore la fille de Mme de Staël qui a remarqué la première que la mort de Necker avait été comme le pivot sur lequel avaient tourné tout à coup la pensée et l'œuvre de l'ancienne encyclopédiste : « Ses premiers ouvrages ont été faits dans un temps tellement *philosophique*, dans le mauvais sens du mot, qu'elle n'a pu éviter de subir cette influence, car les idées philosophiques semblaient alors unies à toutes celles de tolérance et de liberté. *La Littérature, Delphine* et *l'Influence des passions*, sont écrits sous cette influence, mais à

(1) Gautier, *ibid.*, p. 202.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 203.
(3) *Lettres de la Duchesse de Broglie*, p. 266.

dater de la mort de mon grand-père cette influence a cessé, et on ne trouverait pas un mot qui ne fût pas chrétien dans *Corinne, l'Allemagne* et les *Considérations*... Cette marche progressive d'un esprit aussi éclairé et aussi libre que celui de ma mère est un des plus grands témoignages de l'action de Dieu (1). »

§ 4. — « Corinne. »

En somme, Mme de Staël a été profondément frappée par la mort de son père : elle s'est sentie comme renouvelée ; elle est moins hostile au catholicisme ; toute idée religieuse lui est sympathique. Mais il ne faut pas forcer la note et voir dans son émoi une conversion comparable à celle de Chateaubriand. Ce qui le prouve bien, c'est la lettre qu'elle envoie de Genève à la duchesse de Saxe-Weimar, le 30 septembre 1804, au moment où Pie VII part pour sacrer Napoléon : « Je me croiserai, dit-elle, avec le Pape. J'ai quelque envie d'aller m'asseoir sur le Saint-Siège à sa place : il me semble que mon départ est plus catholique que son voyage (2). » Surtout elle n'a pas encore rompu avec Benjamin Constant ; celui-ci, au reçu d'une lettre de celle qui est bien sa maîtresse dans le sens le plus tyrannique du mot, s'écrie : « Quelle furie ! Mon Dieu, délivre-nous l'un de l'autre. Je suis las de l'*homme-femme* dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans (3). »

Le voyage d'Italie, entrepris à la fin de 1804, pourrait achever sa renaissance morale, si nous ne la voyions pas, un instant libérée de sa liaison avec Ben-

(1) *Duchesse de Broglie*, p. 234-235 ; cf. p. 261 et 263.
(2) Lady BLENNERHASSETT, III, 128.
(3) *Journal*, p. 118-119, 120.

jamin, rechercher immédiatement ce qu'elle appellera dans *Corinne,* « la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer ». Monti, dont elle fait l'éloge dans ce nouveau roman, a-t-il été ce protecteur ? On l'a cru, pour quelques expressions un peu vives échappées à la plume de Mme de Staël dans leur correspondance. Mais ce qui serait une preuve chez une autre femme ne tire pas à conséquence pour notre héroïne. Monti n'est qu'un ami de l'esprit et non du cœur. Il est marié, et de plus il se dérobe. Pour elle, qui a créé l'interview, elle veut surtout l'interroger, au besoin le prendre pour cicerone, et c'est tout. L'Italie du reste ne la conquiert pas du premier coup. Passionnée pour la vie moderne, et pour tout ce qui est vitalité exubérante, Mme de Staël ne goûte pas d'abord le charme de Rome, qui lui fait l'effet d'une nécropole :

« On y est tellement saisi par l'idée de la mort, elle se présente sous tant de formes, aux Catacombes, à la Voie Appienne, dans les souterrains de Saint-Pierre,... qu'à peine si l'on se croit sûr d'être en vie, et que toute émulation pour l'existence actuelle succombe devant ces milliers d'existences ensevelies... Agir, respirer, est presque impossible au milieu de toutes les ruines des espérances et des efforts humains : je ne m'établirai donc point à Rome (1). »

Naples lui plairait davantage, toute brillante de lumière ; c'est beau, mais on n'est pas excité à penser. Mme de Staël y cherche vainement « une grande âme », et dans son épître sur Naples, elle confesse sa déception :

(1) Lady Blennerhassett, III, 152.

Du moins restez en paix, ville voluptueuse,
Où tout peut s'oublier, même la liberté !
Allez passer vos jours dans la barque rêveuse ;
De la terre et du ciel contemplez la beauté !
C'est sous le même ciel que vous fûtes si grands !
Vous le seriez encor, si votre destinée
Soulevait tous les jougs qui sillonnent vos fronts,
Si vous pouviez penser (1)...

Sa douleur encore trop récente excite sa sensibilité plutôt que sa pensée. Devant toutes les séductions de la nature italienne, elle paraît froide, parce qu'elle pense surtout à son père :

Zéphyr que j'ai senti, caressiez-vous sa cendre ?
Harmonieuse voix, cantique des élus,
Dans le sein de la tombe a-t-il pu vous entendre ?
Et nos cœurs séparés se sont-ils répondus ?
Ciel parsemé de feux, aujourd'hui sa demeure,
Eternité des temps, éternité des mers,
Ne me direz-vous pas, et devant que je meure,
Si ses bras paternels me sont encore ouverts ?

Elle raccourcit son voyage, elle remonte vers le Nord, désillusionnée, car elle a trouvé le pays plus grand et plus beau que le peuple qui l'habite. Sur le chemin du retour, elle fait le bilan de ses impressions, et elle l'envoie à Monti : « Je n'ai eu que quatre plaisirs vifs en Italie : vous entendre, voir Saint-Pierre, la mer et le Vésuve ; encore le Vésuve et vous, cela pourrait bien ne compter que pour un (2). »

En somme son voyage est jusqu'ici un désenchantement, et le récit qu'elle en fera dans *Corinne* est un

(1) *Œuvres*, III, 431.
(2) Lady BLENNERHASSETT, III, 152.

enchantement. On a été surpris par cette contradiction, et l'on a, un peu naïvement, supposé que l'Italie n'avait commencé à plaire à Mme de Staël, qu'après le retour à Coppet, et à distance. Avec Mme de Staël, quand on ne comprend pas, il faut chercher l'homme : Mme Claudia de Campos l'a trouvé (1) : c'est le duc de Palmella qui révèle à Mme de Staël, finissant son voyage, le secret du charme de l'Italie. Il a 24 ans, et elle 39 : aussi cette affection nouvelle est plutôt maternelle ; Mme de Staël pourrait presque être la mère du duc : elle se contenterait, faute de mieux, d'être sa belle-mère : « Si vous êtes ce que je crois, vous m'aimerez quelque temps, pas toujours, car la destinée ne nous a pas faits contemporains... Ah ! venez ! venez ! Et vous serez reçu avec toutes les affections que l'enthousiasme et l'estime peuvent réunir. Votre esprit et vos sentiments sont quelquefois prisonniers au dedans de vous-même : je serai le chevalier qui les délivrera. Je vous apprendrai à vous connaître, à vous montrer tel que vous êtes ; et quand vous serez plus aimable encore que vous ne l'êtes, vous partirez ; et ma chimère sera que vous serez un jour l'époux de ma fille. Je vous assure qu'elle aura ce qui a pu me distinguer, avec des avantages de plus, et des défauts de moins. » Il est impossible d'être plus aimable. Mais aussi quelle dette de reconnaissance elle a contractée envers celui qui lui a fait comprendre Rome : « Rome et vous sont inséparables dans ma mémoire. Je n'ai compris que par vous les délices de ce séjour ; mon imagination n'avait point encore peuplé le désert ; je vous ai aimé, et tout s'est animé pour moi, les beaux-arts, la nature, et jusqu'aux souvenirs du

(1) *La Revue*, 15 août 190?, p. 399 et suiv.

passé, qui me faisaient mal, et dont j'ai appris à jouir. Deux mois de ma vie sont votre ouvrage. »

Nous pouvons même ajouter que *Corinne* est en partie l'ouvrage de M. de Palmella ; ce n'est pas dépasser la pensée même de Mme de Staël que de voir dans le duc un vrai collaborateur, car elle le dit en propres termes : « Dans le sein de l'homme vertueux, dit un ancien, *je ne sais quel dieu, mais il habite un dieu.* Ah ! je l'ai senti, ce dieu, dans les ruines de Rome, que j'ai parcourues avec vous au clair de lune, et presque au moment de vous quitter. Toute mon âme était pénétrée de regrets, de tendresse, d'admiration ; nous étions contemporains par les débris des siècles ; nous étions unis par le même culte envers tout ce qui est beau ; et du haut du ciel mon père m'a pardonné un bonheur si mêlé de larmes, un bonheur tout couvert de nuages. J'ai écrit quelques-unes des choses que vous m'avez dites ce jour-là ; je n'inventerai jamais mieux, et j'aime cette intelligence secrète qui s'établira entre nous, quand vous lirez *Corinne*. Vous vous y reconnaîtrez tel que vous êtes. »

On sait quelle est l'intrigue de ce roman. Corinne, fille de lord Edgermond et d'une Romaine morte jeune, s'est brouillée, après la mort de son père, avec sa belle-mère, la seconde Lady Edgermond. Elle vit loin de sa demi-sœur, Lucile, à Rome, où elle remporte les triomphes les plus variés, car Mme de Staël a somptueusement doté des talents les plus divers l'héroïne qui lui ressemble comme une sœur. A Rome, par un hasard plus ou moins providentiel, elle rencontre Lord Oswald Nevil, aussi richement doué qu'elle, car il a hérité à la fois des qualités de Benjamin Constant et de celles du duc de Palmella. Destiné par son père à Lucile, Oswald,

après la mort de Lord Nevil, voyage en Italie ; Corinne lui fait les honneurs de son pays, le pilote au travers des ruines, l'initie aux mœurs romaines, lui révèle la littérature italienne, et même le théâtre de Shakespeare. Oswald finit par retourner en Ecosse où il épouse Lucile. Il revient en Italie avec sa femme et sa fille, et assiste à la mort de Corinne.

Ce livre, quoiqu'un peu moins long que *Delphine,* soutient difficilement la lecture, même pour ceux qui feuillettent sans ennui les romans psychologiques. Mme de Staël s'intéresse à des choses qui nous laissent froids. Quand Corinne lit à Oswald malade tout un long développement sur la mort, tiré du *Cours de morale religieuse* de Necker ; quand, à son tour, Oswald lit à Corinne un fragment du discours *sur les devoirs des enfants envers leurs pères,* du même Necker, nous admirons la piété filiale de Mme de Staël, mais non pas le talent de son père.

Le génie de l'auteur ne suffit pas à voiler la bizarrerie de certains paradoxes. Ses thèses morales ne sont pas encore très morales. Ainsi, que répond Corinne à Oswald, quand il lui demande si elle en a déjà aimé d'autres avant lui ? — « Je suis libre, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé... Que voulez-vous de plus ? Faut-il me condamner à vous avouer qu'avant de vous avoir connu, mon imagination a pu me tromper sur l'intérêt qu'on m'inspirait ! Et n'y a-t-il pas dans le cœur de l'homme une pitié divine pour les erreurs que le sentiment, ou du moins l'illusion du sentiment, aurait fait commettre ! » En achevant ces mots, une rougeur modeste couvrit son visage. Oswald tressaillit, mais il se tut. Il y avait dans le regard de Corinne une expression de repentir et de timidité qui ne lui permit pas de la

juger avec rigueur et il lui sembla qu'un rayon du ciel descendait sur elle pour l'absoudre (1). » On ne voit pas très bien ce que le rayon du ciel vient faire ici. L'absolution ne descend que sur une confession précise, sincère, et celle de Corinne n'est qu'un habile faux-fuyant. Au fond, sans frapper sa pensée dans une forme aussi nette, Mme de Staël admet la théorie commode imaginée par Victor Hugo : — son amour m'a refait une virginité ! — En d'autres termes, c'est bien cette morale accommodante qui admet qu'une passion nouvelle purifie les anciennes passions, ou les efface ; que l'amour est son excuse à lui-même, que l'amour est pur, que l'amour est tout ; Mme de Staël en fait la psychologie dans un transport d'enthousiasme ; elle entonne un véritable hymne à l'amour : « il donne des heures si douces, il répand un tel charme sur chaque minute, que, bien qu'il ait besoin d'un avenir indéfini, il s'enivre du présent, et reçoit un jour comme un siècle de bonheur ou de peine, tant ce jour est rempli par une multitude d'émotions et d'idées ! Ah ! sans doute, c'est par l'amour que l'éternité peut être comprise (2)... » Il n'est pas besoin d'être un croyant pour être choqué par cette dernière idée ; le simple bon sens tranquille et sain suffit pour protester.

Et pourtant il faut reconnaître que le ton général dans *Corinne* est plus grave que dans *Delphine*. La pensée est plus simple, les beautés plus sérieuses, quelquefois grandioses. A force de grandeur d'esprit, Mme de Staël commence à comprendre la beauté de la morale religieuse. C'est par l'esthétique qu'elle en vient à la

(1) *Œuvres*, I, 692-693.
(2) *Ibid.*, p. 721.

théodicée. Comme si le *Génie du Christianisme,* qu'elle avait d'abord raillé, avait fini par séduire son imagination, elle aime à rechercher les harmonies religieuses : rebutée par des colifichets dans une église d'Ancône, elle retrouve sous le porche l'émotion pieuse qui l'avait fuie dans la nef : « Quand on s'arrête sous le portique du temple, on aime à rapprocher le plus pur des sentiments de l'âme, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur laquelle l'homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui, les montagnes sont coupées par ses routes, les rivières se resserrent en canaux pour porter ses marchandises ; mais si les vaisseaux sillonnent un moment les ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude, et la mer reparaît telle qu'elle fut au premier jour de la création (1). » C'est très précisément profane, voire un peu païen, puisque la vérité religieuse ne suffit pas à émouvoir Mme de Staël, et qu'il y faut encore la beauté. Mais enfin c'est un acheminement. Elle cherche l'émotion religieuse jusque dans la peinture: les deux chefs-d'œuvre de la galerie de Corinne sont des tableaux de sainteté. Dans le même ordre de sentiments, Oswald admire la majesté de Saint-Pierre, aussi ému devant l'œuvre des hommes que s'il contemplait une merveille de la création. C'est ainsi encore que Mme de Staël nous décrit les émotions de la Semaine sainte à Rome : « Le temple de Saint-Pierre n'est alors éclairé que par une croix illuminée ; ce signe de douleur seul resplendissant dans l'auguste obscurité de cet immense édifice, est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie... Il y a autour de la croix un espace

(1) *Œuvres*, I, 658.

éclairé par elle, où se prosterne le pape vêtu de blanc et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d'une demi-heure, dans le plus profond silence, et il est impossible de n'être pas ému par ce spectacle. On ne sait pas ce qu'ils demandent, on n'entend pas leurs secrets gémissements ; mais ils sont vieux, ils nous devancent dans la route de la tombe : quand nous passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la grâce d'ennoblir assez la vieillesse, pour que le déclin de la vie soit les premiers jours de l'immortalité (1) ? »

Sans doute c'est toujours le catholicisme regardé et décrit du dehors, mais avec respect maintenant, même avec une sympathie inquiète : entraînée par son imagination vers les pompes et les émotions du culte romain, retenue en revanche par son amour filial auprès de l'austérité nue du protestantisme, Mme de Staël voudrait faire, elle aussi, son Concordat, mais dans un autre esprit que sous le Directoire : elle voudrait opérer la fusion de tous les rites, de tous les cultes, dans l'enthousiasme : « Le jour de Pâques, Corinne et lord Nelvil étaient ensemble sur la place de Saint-Pierre, au moment où le pape s'avance sur le balcon le plus élevé de l'église, et demande au ciel la bénédiction qu'il va répandre sur la terre ; lorsqu'il prononce ces mots : « *urbi et orbi* », tout le peuple rassemblé se jette à genoux, et Corinne et lord Nelvil sentirent, par l'émotion qu'ils éprouvèrent en ce moment, que tous les cultes se ressemblent. Le sentiment religieux unit intimement les hommes entre eux, quand l'amour-propre et le fanatisme n'en font pas un objet de jalousie et de haine.

(1) *Œuvres*, I, p. 744.

Prier ensemble, dans quelque langue, dans quelque rite que ce soit, c'est la plus touchante fraternité d'espérance et de sympathie que les hommes puissent contracter sur cette terre (1). »

Ce roman est pavé de bonnes intentions. Mme de Staël commence à pénétrer dans l'église, mais elle est encore très loin de l'autel : elle ne songe pas encore que le seul chemin pour y arriver passe par le confessionnal. Elle devine bien l'essence de la religion, puisqu'elle dit : « Le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre (2) » ; mais son ardente sensibilité proteste là contre ; par une contradiction entre son esprit et son cœur, elle ne peut admettre cette poésie des catacombes, grave pour tout penseur, et consolante pour le catholique : « Cet asile des chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible que je ne puis me résoudre à y retourner ; ce n'est pas cette mélancolie touchante que l'on respire dans les cieux ouverts, c'est le cachot près du sépulcre... L'âme est si mal à l'aise dans ce lieu qu'il n'en peut résulter aucun bien pour elle (3). »

Mathieu de Montmorency, qui suivait, discret et timide Néarque, les hésitations de Mme de Staël pendant qu'elle achevait *Corinne,* se rendait bien compte que le dernier pas n'était pas franchi, loin de là ; il écrivait, le 14 janvier 1807, à Mme Necker de Saussure : « J'ai laissé notre amie dans une grande solitude, que la neige n'égayait pas, mais calme et dans une grande verve d'étude. Tout le château en est animé. Elle frappe aussi quelquefois à la porte de ces grandes et uniques

(1) *Œuvres*, I, 747.
(2) *Ibid.*, p. 682.
(3) *Ibid.*, p. 693.

consolations, dont nous parlions ; mais je ne trouve pas que ce soit jamais assez sérieusement. C'est trop comme un simple objet d'imagination, comme un autre genre de poésie. Il faut que la conviction et le respect servent de base à ce dont on veut faire un appui pour soi-même (1). »

Mathieu de Montmorency a l'indulgence de l'amitié. D'autres vont être plus sévères ; je ne parle pas des gens de lettres qui sont tous plus ou moins séduits. Géraud, tout en craignant l'influence de ce roman sur les lectrices qui vont certainement toutes jouer à la femme supérieure, Géraud reconnaît le mérite psychologique d'un livre où chacun peut apprendre à connaître mieux son propre moi (2). Byron, qui constate dans cet ouvrage de fréquentes erreurs sur l'Italie ou l'Angleterre, trouve Mme de Staël presque infaillible pour ce qui touche au cœur humain (3). Lamartine est plus enthousiaste encore dans la préface des *Recueillements* : « J'étais, depuis ma tendre enfance, un admirateur exalté du génie et du caractère de Mme de Staël. *Corinne* avait été mon premier roman, c'est le roman des poètes... J'étais ivre du nom de Mme de Staël. » Ce ne fut pas du tout l'avis de Napoléon. Mme de Staël avait eu la naïveté d'envoyer son livre, avec une lettre fort aimable, à l'Empereur, dans l'espoir que, séduit par cette lecture, Napoléon lui permettrait de rester en France (4). Elle se serait épargné cette démarche au moins inutile, si elle avait pu lire ce fragment d'une lettre que Napoléon envoyait de Pultusk, le 31 décem-

(1) GAUTIER, *Mathieu de Montmorency*, p. 222-223.
(2) *In* Maurice ALBERT, *Un homme de lettres sous la Restauration*, p. 74, 56-57.
(3) Lady BLENNERHASSETT, III, 206.
(4) RITTER, *Notes sur Mme de Staël*, p. 66.

bre 1806, au ministre de la police : « Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de Mme de Staël (1). » Il a beau être éloigné par la guerre : de loin il surveille toujours son ennemie ; après Eylau, il écrit à Fouché : « Cette femme est un vrai corbeau ; elle croyait la tempête déjà arrivée, et se repaissait d'intrigues et de folies. Qu'elle s'en aille dans son Léman... Vous verrez par cette lettre quelle bonne Française nous avons là... Tout ce qui me revient de cette misérable femme mérite que je la laisse dans son Coppet, avec ses Génevois (2). » La lecture de *Corinne* ne pouvait qu'augmenter cette animadversion contre l'auteur, car la politique étrangère de Mme de Staël dans ce livre est juste l'opposé de celle de l'Empereur. Pour elle, la supériorité des Anglo-Saxons est un dogme ; l'Angleterre est « le sanctuaire de la pudeur et de la délicatesse », etc. Cet éloge dithyrambique de l'ennemi produit sur Napoléon à peu près le même effet que le panégyrique des Espagnols dans le *Cid* sur Richelieu. Seulement Napoléon a la main plus lourde ; Richelieu aime au fond Corneille, Napoléon déteste Mme de Staël. Il ne lui avait pas encore pardonné à Sainte-Hélène : « L'Empereur, dit le *Mémorial* à la date du 13 août 1816, a fait apporter *Corinne*,... dont il a lu quelques chapitres. Il ne pouvait l'achever, disait-il. Mme de Staël s'était peinte si bien dans son héroïne, qu'elle était venue à bout de la lui faire prendre en grippe. « Je la vois, disait-il, je l'entends, je la sens, je veux la fuir, et je jette le livre. » En 1816, il ne pouvait plus s'en prendre qu'à l'ouvrage : en 1807, c'était l'auteur qu'il jetait hors de France ; dans

(1) Cité par M. ROUQUET, dans l'*Artiste*, novembre 1890, p. 341.
(2) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 186-187.

l'*Avertissement* écrit par son fils en tête de *Dix années d'exil,* nous lisons ce détail aggravant : « Par une fatalité qui rendit sa douleur plus amère, ce fut le 9 avril, le jour même de l'anniversaire de la mort de son père, que lui fut signifié l'ordre qui l'éloignait de sa patrie (1).»

§ 5. — « De l'Allemagne. »

Le 23 septembre 1810, Mme de Staël corrigeait la dernière épreuve de *l'Allemagne* commencée six ans auparavant, et mettait avec joie le mot *fin* au bout du troisième volume (2). Cette joie ne devait pas durer longtemps, car le livre allait rallumer la guerre entre l'auteur et Napoléon. On a dit, d'une façon superbe, que, pendant le grand armistice européen de 1810, une seule puissance n'avait pas désarmé, et que cette puissance signait : Necker, baronne de Staël-Holstein (3). Mme de Staël eût été flattée de la formule, mais cette formule est plus flatteuse que vraie. Avec ce mélange de naïveté et de rouerie qui caractérise ses rapports avec l'Empereur, Mme de Staël s'imagine que son livre va attendrir Napoléon : pour être plus sûre d'être lue, elle lui envoie les trois volumes avec ce mot aimable : « Sire, je prends la liberté de présenter à Votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelque réflexion, et que le temps a mûri, etc. (4). » Napoléon lut la lettre ; le temps de lire le livre lui manquait, mais il avait des lecteurs attitrés. Le ministre de la police n'était plus Fouché : c'était Savary ! Le plus

(1) *Dix années d'exil,* p. 157.
(2) *Dix années d'exil,* p. 165.
(3) L. PINGAUD, *Revue de Paris,* 1er décembre 1903.
(4) Lady BLENNERHASSETT, III, 364.

obtus des policiers ne pouvait pas ne pas comprendre que tout l'ouvrage était une protestation contre la tyrannie de l'Empereur sur les esprits : « Nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer (1). » Quand Mme de Staël dit cela, elle proteste contre cette espèce de blocus intellectuel qui complète l'autre. Son livre, c'est la négation de tout le système de Napoléon. C'est une insurrection contre le gouvernement qui a confisqué la liberté à son profit. Dans sa lutte, Mme de Staël fait arme de tout ; l'histoire n'est plus pour elle qu'une matière aux allusions les plus transparentes : « La grandeur d'âme des Romains donnait à leur patriotisme et à leur morale un caractère sublime ; mais c'est aux institutions républicaines qu'il faut l'attribuer. Quand la liberté n'a plus existé à Rome, on y a vu régner presque sans partage un luxe égoïste et sensuel, une politique adroite qui devait porter tous les esprits vers l'observation et l'expérience (2). » Les remarques sur la psychologie des peuples, malgré leur généralité, sont toujours précisées par un esprit de rébellion contre l'Empereur ; il a pour lui le pays ? peu importe : « Quand les moralistes français sont sévères, ils le sont à un degré qui tue le caractère individuel dans l'homme ; il est dans l'esprit de la nation d'aimer en tout l'autorité (3). » Il y a là une véritable idée fixe qui se retrouve au fond de presque toutes les thèses du livre ; ainsi, Mme de Staël condamne la morale qui se prétend fondée sur l'intérêt national,

(1) *Œuvres*, II, 4.
(2) II, 178.
(3) *Ibid.*, p. 214.

parce qu'elle y voit surtout l'amour des places, et donc un penchant à l'asservissement chez le citoyen, un moyen de domestication pour le pouvoir. Par ailleurs elle condamne la morale de l'intérêt, sans doute parce qu'elle la trouve basse et vulgaire, mais aussi parce que cette morale travaille pour l'Etat, *alias* pour Napoléon. Les amis de l'Empereur ne sont pas les siens ; les ennemis du Maître sont ses amis à elle : quand elle parle à mots couverts du siège de Saragosse, on voit que son cœur n'hésite pas, que toute sa sympathie va aux Espagnols.

En réponse, l'Empereur fait mettre au pilon le livre de l'*Allemagne,* et exile définitivement l'auteur : à quoi bon ? Il dit lui-même, en septembre 1808, au Grand Maître de l'Université : « Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde ? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit... A la longue le sabre est toujours battu par l'esprit (1). » A coup sûr le livre, anéanti en France, paraissait en octobre 1813 à Londres, et chaque lecteur pouvait se poser cette question-ci : Qui des deux avait raison, Mme de Staël en l'écrivant, ou Napoléon en essayant de le supprimer ?

Nous n'étudions ici que les idées morales du livre, surtout dans leur rapport avec la pratique : nous venons d'examiner la politique de Mme de Staël ; il n'y a plus à discuter que trois thèses principales : le patriotisme, la morale proprement dite et la religion. Sur son patriotisme, on peut différer d'avis. Laissons de côté la glorification des Allemands, qu'elle avait bien

(1) Lady Blennerhassett, III, 375-376.

le droit d'estimer, ou même ses prophéties sur l'Allemagne, qui semblent maintenant une ironie : « Rien de grand ne s'y fera désormais que par l'impulsion libérale (1). » On peut lui reprocher une faute plus grave, parce que c'est une erreur d'observation : même dans son voyage de 1808, elle se croit toujours dans l'Allemagne qu'elle avait entrevue en 1803. En ennemie du sabre, elle ne tient pas compte du 14 octobre 1806 : elle ne comprend pas qu'après Iéna c'est une nouvelle Allemagne qui commence ; elle ne veut rien voir de la haine grandissant contre la France ; en Allemagne on commence à détester Napoléon : cela lui suffit pour éprouver une sympathie active envers le peuple allemand. Elle le voit, je ne dirai pas en beau, mais en douceâtre : pour peindre l'Allemagne, Mme de Staël prend sur sa palette le rose tendre, le bleu azur, le vert Nil. Le premier chapitre ressemble au début d'une idylle : il est question d'âmes douces, de bonhomie, de désir bienveillant de plaire, d'amour du beau. Nous apprenons que les grands chemins sont bordés d'arbres fruitiers pour que le voyageur puisse se rafraîchir ; il suffit, à Leipsick, qu'un propriétaire mette sur un pommier planté près d'une promenade publique, un écriteau demandant qu'on respecte ses pommes, pour qu'on n'en vole pas une seule ; et Mme de Staël a vu cet arbre « avec un sentiment de respect ». Elle nous apprend encore qu'on a la prévenance d'offrir gratuitement de la musique aux gens du peuple : « On a soin, presque partout, que, les jours de marché, il y ait des joueurs d'instruments à vent sur le balcon de l'Hôtel de Ville qui domine la place publique : les

(1) *Œuvres*, II, 13.

paysans des environs participent ainsi à la douce jouissance du premier des arts. »

Voilà ce que Mme de Staël dit de l'Allemagne à la France, et, chose plus grave, voici ce qu'elle dit de la France à l'Allemagne : elle indique aux étrangers l'art de nous tenir tête partout, même sur le terrain mondain : « L'ascendant des manières des Français a préparé peut-être les étrangers à les croire invincibles. Il n'y a qu'un moyen de résister à cet ascendant : ce sont des habitudes et des mœurs très décidées. » S'il ne s'agissait que de vanité, la chose serait négligeable ; mais est-ce bien une Française qui pousse les Allemands à s'unir, à se fédérer, pour mieux nous résister ; qui leur vante « la grande puissance nationale qu'il importait tant de fonder au milieu des colosses européens » ? Ainsi, en même temps, Mme de Staël conseillait à l'Allemagne de s'armer, de se cuirasser contre nous, et elle nous la présentait comme un type de Keepsake, comme cette Gretchen que rêve A. de Musset :

... Quelque ange pensif de candeur allemande :
Une vierge en or fin d'un livre de légende...
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue, et le ciel dans le cœur !

Jusqu'en 1840, nos penseurs ont regardé l'Allemagne à travers les lunettes bleutées de Mme de Staël (1). Bien plus tard encore, l'opinion publique continuait à sommeiller sur la foi de ce livre. Ils étaient rares, les esprits avertis qui protestaient. On sera peut-être étonné de lire cette lettre écrite à George Sand, de La

(1) Texte, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1898, p. 47 et suiv.

Haye, le 8 avril 1867, et signée : Barbès : « C'est la vieille devise des Teutons et des Goths que reprennent Bismarck et les siens : « Marchez au Midi ! » C'est bien le barbare qui menace de se précipiter sur nous ! Pauvre chère France ! Et nous avons été assez bêtes, depuis Mme de Staël, pour vanter les œuvres d'au delà du Rhin (1) ! » C'est à la lueur de 1870 que ce livre doit être lu par un Français soucieux de trouver même dans les livres anciens une utilité actuelle. N'est-il pas en droit de se dire que Mme de Staël s'est trompée, et surtout qu'elle nous a trompés ? C'est ce que pense un étranger, très bien renseigné, et fort impartial (2).

Il y a évidemment quelque chose entre la pensée de Mme de Staël et la nôtre. Nous ne sentons pas de même, surtout pour le patriotisme. Nous savons, nous, que le patriotisme joue dans la vie d'un peuple le même rôle que l'instinct de conservation pour l'individu ; nous savons donc qu'un peuple, dont le patriotisme fléchit, est malade, et que si le patriotisme disparaissait, ce serait, pour un peuple, comme le suicide pour l'individu. Mais Mme de Staël n'a pas de patrie ; elle n'est plus Suissesse, et elle n'est pas encore Française ; c'est une cosmopolite. A cette époque-là, sa vraie patrie, c'est l'Europe, une Europe intellectuelle qu'elle a imaginée, une élite qui vit séparément dans chaque coin du continent, et qui est réunie par le seul culte de la vérité : « Il reste encore une chose vraiment belle et morale... c'est l'association de tous les hommes qui pensent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Souvent ils n'ont entre eux aucune relation ; ils sont dispersés

(1) PLANCHUT, *Autour de Nohant*, p. 325.
(2) V. ROSSEL, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, p. 158.

souvent à de grandes distances l'un de l'autre ; mais quand ils se rencontrent, un mot suffit pour qu'ils se reconnaissent. Ce n'est pas telle religion, telle opinion, tel genre d'études, c'est le culte de la vérité qui les réunit... tantôt ils étudient les langues de l'Orient pour y chercher l'histoire primitive de l'homme ; tantôt ils vont à Jérusalem pour faire sortir des ruines saintes une étincelle qui ranime la religion et la poésie ; enfin, ils sont vraiment le peuple de Dieu, ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race humaine, et veulent lui conserver l'empire de la pensée (1). » La page est superbe, reconnaissons-le. Mme de Staël développe cette idée avec éloquence, parce qu'elle lui est toute personnelle : c'est elle, je crois bien, qui a inventé ce cosmopolitisme aristocratique, qu'elle définit ainsi dans un autre endroit : « Les gens de génie sont toujours compatriotes entre eux. » La pensée du reste est plus brillante que profonde ; j'aime mieux le mot de Pasteur : « La science n'a pas de patrie, mais le savant en a une. »

Dans les meilleures parties de la philosophie de Mme de Staël, il y a toujours un je ne sais quoi qui manque. Ainsi nous ne sommes pas entièrement satisfaits par le système de morale qu'elle a construit. Il est d'abord négatif. Avec raison elle établit très exactement la morale dont elle ne veut pas. Elle repousse les idées de Voltaire avec énergie, presque avec violence. Elle le blâme d'avoir flétri la seconde moitié du XVIIIe siècle par « sa misérable et vaniteuse irréligion » (2). Elle lui reproche sa mauvaise humeur « contre toutes les

(1) *Œuvres*, II, 223.
(2) II, 174.

opinions philosophiques qui relèvent la dignité de l'homme ;... il fit *Candide,* cet ouvrage d'une gaîté infernale, car il semble écrit par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances, et riant comme un démon, ou comme un singe, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien de commun (1). » Elle se montre aussi sévère pour la morale de ses anciens amis ; elle a fini par découvrir que la philosophie des sensations menait à l'immoralité : c'est sur elle que s'appuient ceux que nous appellerions aujourd'hui des pornographes : « Ceux qui ont pu lire les ouvrages licencieux qui ont été publiés en France vers la fin du XVIIIe siècle, attesteront que quand les auteurs de ces coupables écrits veulent s'appuyer d'une espèce de raisonnement, ils en appellent tous à l'influence du physique sur le moral ; ils rapportent aux sensations toutes les opinions les plus condamnables... Si la plupart des hommes corrompus se sont appuyés sur la philosophie matérialiste, lorsqu'ils ont voulu s'avilir méthodiquement et mettre leurs actions en théorie, c'est qu'ils croyaient, en soumettant l'âme aux sensations, se délivrer ainsi de la responsabilité de leur conduite... L'incrédulité dogmatique, c'est-à-dire celle qui révoque en doute tout ce qui n'est pas prouvé par les sensations, est la source de la grande ironie de l'homme envers lui-même : toute la dégradation morale vient de là (2). » Enfin elle écarte comme dangereuse, comme funeste, même la morale qui, s'élevant au-dessus de l'intérêt individuel, prétendrait se fonder sur l'intérêt national (3).

(1) *Œuvres*, II, 176.
(2) II, 175, 177.
(3) Troisième partie, chap. XIII.

Après avoir démoli les systèmes accrédités de son temps, Mme de Staël expose le sien : le but de la morale, c'est le développement intégral de tout notre être, de toutes nos facultés : il ne faut comprimer aucune de nos énergies, sous peine d'avilissement : il faut les faire coopérer à notre perfectionnement : « Tout ce qui tend à comprimer nos facultés est toujours une doctrine avilissante ; il faut les diriger vers le but sublime de l'existence, le perfectionnement moral ; mais ce n'est point par le suicide partiel de telle ou telle puissance de notre être que nous nous rendrons capables de nous élever vers ce but ; nous n'avons pas trop de tous nos moyens pour nous en rapprocher ; et si le ciel avait accordé à l'homme plus de génie, il en aurait d'autant plus de vertu (1). » Dans cet effort vers le mieux, quel sera le criterium qui nous guidera, qui nous fera trouver le vrai bien ? C'est le sentiment, ou la conscience excitée par l'enthousiasme : « Le livre de la nature est contradictoire, l'on y voit les emblèmes du bien et du mal presque en égale proportion... Le ciel étoilé nous apparaît comme les parois de la divinité ; mais tous les maux et tous les vices des hommes obscurcissent ces feux célestes. Une seule voix sans paroles, mais non pas sans harmonie, sans force, mais irrésistible, proclame un Dieu au fond de notre cœur : tout ce qui est vraiment beau dans l'homme naît de ce qu'il éprouve intérieurement et spontanément ; toute action héroïque est inspirée par la liberté morale ; l'acte de se dévouer à la volonté divine, cet acte que toutes les sensations combattent et que l'enthousiasme seul inspire, est si noble et si pur, que les anges eux-mêmes, vertueux

(1) *Œuvres*, II, 166.

par nature et sans obstacle, pourraient l'envier à l'homme (1). »

On voit le procédé : Mme de Staël érige en système général ses dispositions personnelles. C'est la théorie de son propre caractère qui lui semble le plus sûr achemineement à la pratique de la vertu. L'auteur apparaît trop dans son livre. Mme de Staël n'y a pas mis que son talent : elle s'y est mise tout entière. Pour pouvoir étudier son système il faut donc l'éclairer par sa biographie. Sans cela on risquerait de ne rien comprendre, par exemple, à ses théories sur la femme, le féminisme et le mariage ; son hymne en l'honneur du jeune mari idéal est incompréhensible pour qui ne connaît pas son mariage secret avec John Rocca (2).

Une morale aussi individuelle risquerait fort de plier au moindre souffle de la passion. Mme de Staël en a si bien conscience qu'elle essaye de l'étayer sur la religion dont elle la déclare inséparable. Elle finit même par proclamer en termes exprès « que la religion est le véritable fondement de la morale » (3). Sa philosophie religieuse est bâtie en partie sur la raison : « Des despotes et des fanatiques ont essayé de défendre à la raison humaine l'examen de certains sujets, et toujours la raison s'est affranchie de ces injustes entraves (4). » Pourtant elle semble admettre une révélation, et elle repousse résolument avec Schlegel, son maître, toute idée d'évolution qui ferait partir l'humanité d'une animalité transformée (5).

Elle reconnaît qu'en somme le sentiment religieux, la

(1) *Œuvres*, II, 172.
(2) II, 219.
(3) II, 213, 212.
(4) II, 184.
(5) II, 193.

piété même, sont ce qu'il y a de meilleur dans la vie ; au-dessus de la porte de l'hôpital de Berne, elle a lu cette inscription : « *Christo in pauperibus, au Christ dans les pauvres.* Il n'en est point de plus admirable.

« La religion chrétienne ne nous a-t-elle pas dit que c'était pour ceux qui souffrent que le Christ était descendu sur la terre ? Et qui de nous, dans quelque époque de sa vie, n'est pas un de ces pauvres en bonheur, en espérances, un de ces infortunés, enfin, qu'on doit soulager au nom de Dieu (1) ? » Seulement sa définition philosophique de la religion semble vraiment un peu trop compréhensive : « Les beaux-arts, la poésie, la gloire et l'amour sont des religions dans lesquelles il entre plus ou moins d'alliage... La religion n'est rien si elle n'est pas tout, si l'existence n'en est pas remplie... Néanmoins, comment la religion pourrait-elle nous être sans cesse présente, si nous ne la rattachions pas à tout ce qui doit occuper une belle vie, les affections dévouées, les méditations philosophiques et les plaisirs de l'imagination ? ... Puisque l'admiration pour le beau se rapporte toujours à la divinité, et que l'élan même des pensées fortes nous fait remonter vers notre origine, pourquoi donc la puissance d'aimer, la poésie, la philosophie, ne seraient-elles pas les colonnes du temple de la foi (2) ? » C'est le péché mignon de Mme de Staël, que de pratiquer, en matière de religion, cet éclectisme qui convient surtout aux convictions tièdes. Elle annonce, en un style assez nuageux, que les diverses confessions sont sur le point de se réconcilier : « Peut-être sommes-

(1) *Œuvres*, II, 42.
(2) II, 226.

nous à la veille d'un développement du christianisme, qui rassemblera dans un même foyer tous les rayons épars, et qui nous fera trouver dans la religion plus que la morale, plus que le bonheur, plus que la philosophie, plus que le sentiment même, puisque chacun de ces biens sera multiplié par sa réunion avec les autres (1). » En attendant que les différents cultes échangent entre eux un nouveau baiser Lamourette, M[me] de Staël essaye de caractériser et de juger les sectes chrétiennes. Elle consacre au protestantisme allemand un chapitre qui montre clairement ses sympathies pour la Réforme en général. Son tort, c'est d'employer des formules tranchantes qui, au premier abord, ont l'air d'être évidentes : « La vérité est l'œuvre de Dieu, les mensonges sont l'œuvre de l'homme (2). » C'est très juste, *in abstracto ;* mais en quoi cet aphorisme peut-il nous servir à distinguer la vérité du mensonge ? De pareilles phrases sont des « sententiæ » à la mode des anciens rhéteurs, bien plutôt que des idées profondes. Et pourtant M[me] de Staël connaît bien le protestantisme, sinon pour l'avoir étudié, du moins pour y avoir vécu.

Il n'en est pas de même pour le chapitre sur le catholicisme. Visiblement il est destiné à servir de repoussoir au précédent. M[me] de Staël y voit surtout l'occasion de célébrer tout ce qu'elle trouve de touchant dans les rites protestants (3). Certainement elle parle là d'une chose qu'elle ignore. Elle réduit le catholicisme à quelques grands noms. Elle connaît les plus célèbres auteurs, mais non leurs œuvres ; elle dit, par exemple, de l'arche-

(1) *Œuvres*, II, 221.
(2) II, 227.
(3) II, 231.

vêque de Cambrai : « En lisant les œuvres spirituelles de Fénelon, qui pourrait n'être pas attendri ? Où trouver tant de lumières, tant de consolations, tant d'indulgence ? Il n'y a là ni fanatisme, ni austérités autres que celles de la vertu, ni intolérance, ni exclusion. Les diversités des communions chrétiennes ne peuvent être senties à cette hauteur, qui est au-dessus de toutes les formes accidentelles que le temps crée et détruit (1). » Fénelon se fût insurgé contre la fin de cet éloge ; et pareillement Chateaubriand, quoique assez latitudinaire en matière de dogmes, a dû protester en lisant cette apologie du *Génie du Christianisme* contre ceux qui n'admettent pas que la beauté soit un argument, et qui trouvent ce raisonnement frivole : « Les esprits vraiment frivoles, ce sont ceux qui prennent des vues courtes pour des vues profondes, et se persuadent qu'on peut procéder avec la nature humaine par voie d'exclusion, et supprimer la plupart des désirs et des besoins de l'âme. C'est une des grandes preuves de la divinité de la religion chrétienne, que son analogie parfaite avec toutes nos facultés morales (2). » Le catholicisme n'admet pas cette « analogie parfaite avec toutes nos facultés morales ». Mme de Stael oublie simplement là la chute, le péché originel et la déchéance qui s'ensuit. Mais elle s'inquiète peu du dogme ; elle ne le comprend guère ; elle ne l'admet même pas, puisqu'elle félicite le catholique Stolberg de renoncer à la partie dogmatique de la religion : « Stolberg n'appelle chrétiens que ceux qui reçoivent avec la simplicité des enfants les paroles de l'Ecriture sainte ; mais il porte

(1) *Œuvres*, II, 236-237.
(2) II, 234.

dans l'interprétation de ces paroles un esprit de philosophie qui ôte aux opinions catholiques ce qu'elles ont de dogmatique et d'intolérant (1). » En somme, son exégèse est superficielle. Le tableau qu'elle trace du catholicisme en Allemagne semble une page de pamphlet : elle y voit une sorte de stagnation morale, d'hébétude intellectuelle ; on ne peut discuter de pareilles généralités, quand l'auteur ne cite pas ses textes.

Ce n'est pas faire à Mme de Staël un mauvais procès de tendance que de remarquer son ignorance des matières qu'elle traite dans ce chapitre sur le catholicisme, ignorance d'autant plus impardonnable qu'il ne lui fallait pas compulser une bibliothèque pour se documenter ; quand elle dit, « le culte, l'encens, les hymnes, ont presque toujours pour but d'obtenir les prospérités de la terre », il lui suffisait, pour s'éviter une pareille erreur de fait, d'ouvrir un catéchisme ou un livre de messe. Mais que lui importait ? Elle ne voyait plus dans Rome qu'une puissance abolie : « Le catholicisme, aujourd'hui désarmé, a la majesté d'un vieux lion qui jadis faisait trembler l'univers (2). »

Cela dit, il faut reconnaître qu'il y a entre la morale de *Corinne* et celle de l'*Allemagne*, un changement qui est un effort vers le mieux, une ascension lente vers la vérité. Mme de Staël ne reste plus, comme dans *Corinne*, sur le parvis du temple : elle pénètre dans l'église. A Vienne, elle remarque que « c'est un usage pieux des catholiques, et que nous devrions imiter, de laisser les églises toujours ouvertes ; il y a tant de moments où l'on éprouve le besoin de cet asile ! et jamais on n'y

(1) *Œuvres*, II, 233.
(2) II, 232.

entre sans ressentir une émotion qui fait du bien à l'âme, et lui rend, comme par une ablution sainte, sa force et sa pureté (1)! » On devine que c'est la tristesse, la séparation d'avec ceux qu'elle aime, qui l'amènent insensiblement vers l'église ; ce n'est pas encore vers la maison de prière qu'elle se dirige, mais vers l'asile de l'apaisement. Elle remarque que, lorsqu'on souffre profondément, les consolations du monde semblent une ironie exaspérante : le religieux au contraire trouve les paroles qui endorment la douleur (2). Les paroles qu'elles a prêtées à son moine rappellent la douceur du père Aubry dans *Atala*. Peut-être encore était-ce là un écho des exhortations que ne se lassait pas de lui faire entendre son ami Mathieu de Montmorency : Mathieu, qui, sans jamais désespérer, préparait devant les pas de Mme de Staël les voies du Seigneur, dut éprouver un espoir en lisant ce mot qu'elle n'eût probablement pas écrit avant la mort de Necker : « Celui qui, le premier, appela Dieu notre père, en savait plus sur le cœur humain que les plus profonds penseurs du siècle (3). »

En résumé les idées morales de l'*Allemagne* constituent pour Mme de Staël un progrès personnel, et pour les lecteurs d'alors une source de réflexions qui peuvent faire du bien. A une génération qui serait tentée parfois de revenir à la légèreté du XVIIIe siècle, elle prêche cette vérité stoïcienne qu'il faut mettre du sérieux en tout : « Rien, en effet, ne peut s'en passer. Si l'on examine le cours de la destinée humaine, on verra que la légèreté peut conduire à tout ce qu'il y a de mauvais dans ce

(1) *Œuvres*, II, 16.
(2) II, 241, 242.
(3) II, 240.

monde. Il n'y a que l'enfance dans qui la légèreté soit un charme ; il semble que le Créateur tienne encore l'enfant par la main, et l'aide à marcher doucement sur les nuages de la vie. Mais quand le temps livre l'homme à lui-même, ce n'est que dans le sérieux de son âme qu'il trouve des pensées, des sentiments et des vertus (1). » On sent que les épreuves de toute nature que Mme de Staël a endurées pour son compte ou qu'elle a observées chez ses contemporains, ont conspiré pour l'entraîner vers les régions pures. Quel progrès depuis *Delphine* jusqu'à cette pensée : « Cette vie n'a quelque prix que si elle sert à l'éducation religieuse de notre cœur, que si elle nous prépare à une destinée plus haute, par le choix libre de la vertu sur la terre (2). » Le livre se termine par un véritable *sursum corda,* et l'impression finale que le lecteur tire de cet ouvrage est à peu près ceci : — quelque dure que soit l'époque où l'on vit, quand bien même on verrait froisser ses sentiments les plus intimes, nier ce qu'on croit vrai, bafouer ce que l'on aime et ce que l'on respecte, il faut continuer bravement, tranquillement, son effort pour et vers la vérité.

Comparée, au point de vue de l'éthique, aux œuvres précédentes, l'*Allemagne* est donc un progrès sérieux. La morale y tient une place bien plus considérable puisqu'elle occupe largement les deux cinquièmes du livre ; elle est aussi plus pure que les théories prêchées dans *Delphine* et dans *Corinne*. Mais elle a peut-être moins agi, parce que les dissertations abstraites ont, sur le grand public, beaucoup moins de prise que les romans.

(1) *Œuvres*, II, 38.
(2) II, 167.

§ 6. — La fin de l'Empire. — « Dix années d'exil. » « Réflexions sur le suicide. »

Les nouvelles épreuves que lui vaut l'*Allemagne* achèvent de tremper le cœur de Mme de Staël ; d'Autriche, elle se réfugie en Russie, puis en Suède, poursuivant Napoléon de sa haine. Sa rancune tourne à l'obsession : elle raconte à Nils qu'elle a vu Upsal : « C'est une très belle université que celle-ci, et l'on y prend une haute idée de la Suède. Les orangers et la littérature vont jusqu'au 60e degré de latitude : là où Napoléon n'a pas été, on pense encore (1). » C'est sous l'empire de son idée fixe qu'elle écrit en huit mois, à Stockholm, ses *Dix années d'exil*. C'est vraiment un charmant livre, intéressant comme un roman, et rempli de remarques justes, spirituelles ou profondes. Elle raconte avec une sorte de naïveté, d'éloquence candide, ses impressions d'exil, aussi franches que contradictoires. Je noterai surtout un trait bien humain : Mme de Staël se demande pourquoi Napoléon a fait la guerre à la Russie, et sa réponse est d'un orgueil amusant ; l'Empereur a commencé la campagne de Moscou « pour qu'il n'y eût pas, dans l'Europe entière, même un désert où les proscrits, depuis les rois jusqu'aux sujets, pussent trouver un asile ; car tel est le but, et l'unique but, de la guerre de la France contre la Russie (2). » O vanité humaine, toujours disposée à se croire le centre de l'univers ! Mme de Staël, sans oser le dire, s'arrange pour que nous nous disions à nous-mêmes que la grande armée a été rassemblée uniquement pour donner la chasse à la grande ennemie du maître !

(1) *Revue Bleue*, Premier semestre 1905, p. 710.
(2) *Dix années d'exil*, Ed. Gautier, p. 270.

Un peu de cette animosité se retrouve dans les *Réflexions sur le suicide* ; on a déjà remarqué qu'il y avait là comme un écho de l'*Allemagne,* puisque Mme de Staël conseille aux Allemands de renoncer à leur culte du sentiment pour se lancer dans la mêlée contre Napoléon : « Quand on peut consacrer ses forces à l'indépendance de sa patrie, quand on peut renaître comme nation et faire revivre ainsi le cœur de l'Europe paralysé par la servitude, alors il ne doit plus être question de *sentimentalité* maladive, de suicides littéraires, de commentaires abstraits sur ce qui révolte l'âme ; il faut imiter ces peuples forts et sains de l'antiquité, dont le caractère constant, direct, inébranlable, ne commençait rien sans l'achever (1). » Mme de Staël n'oublie jamais son ennemi : quand elle écrit « Alexandre », on voit très bien qu'elle pense « Napoléon ». Les premiers lecteurs devaient chercher dans ce traité surtout des allusions politiques. Et de fait, s'il n'y avait pas eu là des virulences de pamphlet, Mme de Staël n'aurait pas touché, pour une seule édition publiée en Angleterre, la jolie somme de quinze cents louis (2).

Toutefois il faut reconnaître que cette brochure est mieux qu'un pamphlet ; c'est presque un remords, une satisfaction qu'elle donne à sa propre conscience : avec une réelle noblesse, Mme de Staël avoue qu'elle s'était trompée jadis sur cette question du suicide, et qu'elle a voulu publier sa rétractation : « J'ai loué l'acte du suicide dans mon ouvrage sur l'*Influence des Passions*, et je me suis toujours repentie depuis de cette parole inconsidérée. J'étais alors dans tout l'orgueil et toute

(1) *Œuvres*, I. 191, Cf. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 336.
(2) *Lettres inédites*, p. 262.

la vivacité de la première jeunesse ; mais à quoi servirait-il de vivre, si ce n'était dans l'espoir de s'améliorer (1) ? » Son espoir n'a pas été trompé. Des accents nouveaux, plus purs, vibrent dans ces quelques pages. La femme assoiffée autrefois de bonheur, ou même de plaisir, comprend maintenant l'utilité morale de la douleur : « Il n'y a point de doute, dit-elle, que nous ne sortions sensiblement meilleurs de l'épreuve de l'adversité, quand nous nous y soumettons avec une fermeté douce. Les plus grandes qualités de l'âme ne se développent que par la souffrance, et ce perfectionnement de nous-mêmes nous rend, après un certain temps, le bonheur ; car le cercle se referme et nous ramène aux jours d'innocence qui précédèrent nos fautes (2). » Elle s'élève plus haut encore dans cette voie nouvelle ; la douleur lui révèle le sens vrai de la religion : « La vie spirituelle, ou le christianisme, ce qui est une seule et même chose, n'existerait pas, s'il n'y avait pas la douleur dans le fond du cœur de l'homme (3). » Les théories un peu vagues que nous trouvions dans l'*Allemagne* se précisent. Une foi vive en la personne même de Jésus-Christ répand maintenant mieux qu'une lueur sur la morale de Mme de Staël : c'est une vraie lumière. Du même coup elle comprend que la singularité ne doit pas être prise pour le génie, que le génie au contraire doit se contenter de magnifier les vérités les plus simples, de reproduire les traits les plus généraux, les plus communs même, du cœur humain. Mme de Staël ne veut plus se réserver pour l'élite des penseurs européens ; elle songe qu'elle a des devoirs envers la foule. Descen-

(1) *Œuvres,* I, 177.
(2) I, 178-179.
(3) I, 183.

dre du trône qu'elle s'était dressée à elle-même n'est pas une déchéance. Mme de Staël nous semble gagner beaucoup lorsqu'elle se résigne à sentir comme le peuple. Ses derniers livres le prouvent, comme aussi la façon dont elle ressent le contre-coup de la première chute de Napoléon.

Elle est véritablement navrée de savoir les alliés à Paris ; la joie qui éclate autour d'elle à Londres redouble son chagrin. On dirait qu'elle vient enfin de sentir tressaillir en elle ce qui lui manquait jusque-là : le patriotisme. A quelqu'un qui la félicite de voir finir son exil, elle répond : « De quoi me faites-vous compliment ? De ce que je suis au désespoir (1) ? » Dès son retour en France, à la vue des uniformes prussiens et russes, elle éprouve « de l'oppression de l'âme,... une douleur insupportable (2). »

Chose plus curieuse encore, elle commence à mieux comprendre la grandeur de l'empereur tombé. Dans son trouble, elle a l'idée, singulière du reste, d'aller à la Malmaison demander à l'impératrice Joséphine si elle aime encore Napoléon (3). Chose presque invraisemblable, Mme de Staël en arrive à se demander si au fond elle n'aime pas son ennemi déchu. Pendant que Napoléon est à l'île d'Elbe, elle fait à la reine Hortense cet aveu : « Pourquoi donc m'en voulait-il tant ? Il ignorait donc à quel point je l'admirais !... Je veux aller à l'île d'Elbe, je veux le voir. Croyez-vous qu'il me reçoive ? J'étais née pour l'adorer, cet homme-là, et il m'a repoussée (4)... » Sans doute cette citation semblera presque suspecte si

(1) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 355.
(2) *Œuvres*, III, 257.
(3) STIEGLER, *Marechal Oudinot*, p. 322-324.
(4) Mlle COCHELET, *Memoires sur la reine Hortense*, I, 437.

on la rapproche d'un passage des *Considérations sur la Révolution Française :* Mme de Staël y raconte qu'elle a appris le 6 mars 1815 le débarquement de Cannes : « Pendant plusieurs jours, après le triomphe de cet homme, le secours de la prière m'a manqué complètement ; et, dans mon trouble, il me semblait que la Divinité s'était retirée de la terre, et qu'elle ne voulait plus communiquer avec les êtres qu'elle y a mis (1). » Mais ceci a été écrit après coup, et arrangé à plaisir. En réalité nous savons maintenant que, pendant les Cent Jours, Mme de Staël s'est réconciliée avec Napoléon (2). Pourquoi, si longtemps, a-t-on fait le silence sur cet épisode ? Etait-ce donc un acte de faiblesse ? Pour moi, c'est la plus belle page de l'histoire morale de Mme de Staël : en se ralliant, comme Carnot, au Napoléon des Cent Jours, elle posait, glorieusement, le grand principe : devant l'étranger, devant l'ennemi, on ne regarde pas quelles sont les mains qui tiennent le drapeau ; on court au drapeau parce que c'est là qu'est la France.

(1) *Œuvres*, III, 275.
(2) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 370-390.

CHAPITRE V

SOUS LA RESTAURATION

§ 1. — Sa mort.

Il ne lui restait plus que quelques mois à vivre. Son évolution chrétienne continua lentement. Depuis 1811 elle cherchait la solution du problème religieux. A Coppet, elle avait rassemblé un petit concile de théologiens. Déjà elle se sentait très près de la consolation divine, puisqu'elle écrivait à Mme Récamier, le 1er janvier 1811 : « La main de Dieu me soutient ; je ne suis plus dans ces moments de désespoir qui anéantissaient mon être (1). » Enfin elle se plongeait dans l'*Imitation de Jésus-Christ :* beau livre d'ascétisme, certes ; mais est-ce uniquement dans les livres qu'il faut chercher la vérité ?

Il nous manque sur ses derniers sentiments, sur ses conversations de la fin, des documents certains. Le seul qui paraisse probant est cette espèce de mémorandum qu'écrivit, pour lui-même, son plus fidèle ami, celui qui recueillit ses suprêmes paroles, Mathieu de Montmorency : « Au Val, 14 juillet 1824, sixième anniversaire de la mort de Mme de Staël... Elle a dit à sa fille : — Le mystère de l'existence, c'est le rapport de nos

(1) GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 282-283.

fautes avec nos peines. Je n'ai jamais eu un tort, qu'il n'ait été la cause d'un malheur. — Elle a écrit dans les *Dix années d'exil*, en parlant de moi : — Je ne lève jamais les yeux au ciel sans penser à mon ami, et j'ose croire aussi que dans ses prières il me répond. — Durant les longues insomnies de sa dernière maladie, elle répétait sans cesse l'Oraison dominicale pour se calmer ; elle avait appris à goûter l'*Imitation de Jésus-Christ* (1). » Il me semble qu'on peut se fier à ce document, étant donnée l'absolue bonne foi de celui qui aurait tant voulu la convertir au catholicisme ; on peut donc résumer ainsi l'état d'âme de l'ancienne amie des Encyclopédistes à la fin de sa vie : elle est juste à la limite qui sépare le protestant du catholique. C'est là qu'elle s'est arrêtée ; c'est le dernier degré de son ascension. Ses œuvres n'en ont rien dit ? C'est que souvent, quand la plume échappe à la main paralysée, l'âme continue le *sursum*.

C'est là l'impression dernière que laisse Mme de Staël pour qui l'étudie avec cette inlassable sympathie que doit exciter le génie malgré ses erreurs. Longtemps ce fut une téméraire ; puis elle se maîtrisa, et ce fut une vaillante. Elle connut la vanité ; ensuite elle se réfugia dans l'orgueil, faisant sienne la devise de Fouquet : *Quo non ascendam ?* Enfin elle comprit la beauté de l'épreuve, de la douleur et de la modestie. En somme, elle finit en beauté. Pour trouver quelqu'un qui l'ait bien appréciée, il vaut peut-être mieux s'adresser à une femme. Lady Blennerhassett rapporte son mot à un de ses visiteurs, sur la fin : « J'ai toujours été la même, vive et triste. J'ai aimé Dieu, mon père, et la liberté » ;

(1) GAUTIER, *Mathieu de Montmorency*, p. 301-302.

puis elle ajoute : « C'est à tort qu'on a nommé cet aveu incomplet. Aux rayons du soleil couchant les bas-fonds disparaissent dans l'ombre : les hauteurs restent dorées (1). »

Le 26 juillet 1817, Benjamin Constant publia dans le *Mercure de France*, et sans le signer, un article tellement frappant que le *Moniteur* le reproduisit le lendemain : tout en rendant justice aux différentes qualités de Mme de Staël, Benjamin estime qu'elle possédait surtout, au plus haut point d'excellence, un « talent de conversation unique, merveilleux ; ce talent que tous les pouvoirs qui ont médité l'injustice ont toujours redouté comme un adversaire et comme un juge. » C'est là presque une cause de regret pour nous, car, d'un côté, elle a un peu trop « causé » ses livres, sans donner à ses idées toute la valeur que peut seul développer un travail acharné et méthodique ; et de l'autre, nous ne pouvons apprécier tout son rôle moralisateur, puisque ses conversations sont perdues, elles qui remuaient tant les cœurs. Il y a là une influence morale qu'on devine, mais qu'on ne peut ni mesurer ni apprécier ; et pourtant c'est là qu'on aurait pu découvrir ce dernier aboutissement de sa pensée, qui nous échappe.

§ 2. — « Considérations sur les principaux événements de la Révolution française. »

Du moins nous avons encore son œuvre posthume, ses réflexions sur la Révolution. Elle en avait conçu

(1) Lady BLENNERHASSETT, III, 674.

la première idée en 1791, et le plan en 1812 (1). La cinquième partie, qui concerne la Restauration, a été écrite en 1816. La fin n'avait pas été corrigée de sa main, et n'était écrite « que de premier jet », dit son fils Auguste (2). Tel quel, ce livre reflète bien sa pensée. Sa première intention était d'en faire un éloge de Necker (3). Nous ne devons donc pas demander à cet ouvrage beaucoup plus de vérité historique qu'à une oraison funèbre, ni oublier ce mot de Lamartine, qui daignait quelquefois être mordant : « Ce n'était pas la vérité qui était pour elle la vérité, c'était M. Necker (4). » Ce livre est une nouvelle apothéose du père par la fille, soit : aujourd'hui nous aimerions autant lire une « apokolokynthose » du personnage, soit encore. Mais les contemporains de Mme de Staël étaient d'une autre opinion que nous, et se rapprochaient fort de l'avis de Mme de Staël ; quand elle présente son père comme le grand financier sauveur, quand elle dit que Joseph II lui a offert la direction de ses finances, elle dit la vérité (5) ! Et puis il y a là autre chose que l'éloge de Necker : il y a encore toute une politique. Quelle est l'idée générale de l'œuvre ? « La sainte horreur du despotisme, » d'après l'auteur lui-même (6). De fait, un souffle d'ardent libéralisme soulève encore les pages du livre. Mme de Staël aime tant la liberté qu'elle veut la retrouver même dans notre histoire ancienne : « Je crois avoir prouvé qu'en Europe, comme en France, ce qui est ancien, c'est la liberté ; ce qui est moderne, c'est le

(1) *Revue Bleue*, p. 675. *Dix années d'exil*, p. 379.
(2) *Lettres inédites*, p. 243.
(3) *Moniteur* du 27 juillet 1817.
(4) *Souvenirs et Portraits*, I, 203.
(5) Arneth et Flammermont, *Correspondance secrète de Mercy*, I, 43, 53.
(6) *Œuvres*, III, 254.

despotisme (1). » Napoléon lui semble toujours l'ennemi de la liberté : mais, avec tout ce recul que donne la distance de Paris à Sainte-Hélène, elle fait, pour le juger, un effort d'impartialité et de sérénité, quoi qu'en ait dit Stendhal (2).

Elle voit se dresser un nouveau despotisme, beaucoup plus près d'elle, et plus dangereux que l'autre qui n'est plus que de l'histoire ancienne. Le chapitre II de la cinquième partie est une charge à fond contre les ultras. Le talent de Mme de Staël apparaît là, aussi puissant que jamais, avec la raillerie à grande envergure, plus près encore de Pascal que de Montesquieu : ainsi cette moquerie du principe de l'hérédité : « Certainement, on ne saurait trop le répéter, l'hérédité du trône est une excellente garantie de repos et de bonheur ; mais, comme les Turcs jouissent aussi de cet avantage, il y a lieu de penser qu'il faut encore quelques autres conditions pour assurer le bien d'un Etat. » La raillerie n'est puissante que lorsqu'elle démolit pour rebâtir, quand elle est l'expression d'un système opposé à celui qu'elle attaque. C'est le cas de Mme de Staël : à la Restauration elle oppose l'aube de la Révolution. Albert Sorel l'a bien vu, quand il dit que ce livre, le plus profond et le plus viril de tous les ouvrages de Mme de Staël, « est l'histoire de l'esprit de 1789 ; c'en est plus que l'histoire, c'en est la résurrection (3). » Ce n'est pas une simple hypothèse. Depuis qu'Albert Sorel a avancé cette idée générale, on a publié les mémoires de Mme de Boigne où l'on trouve ce texte parfaitement probant : jusqu'en 1818 la Révolution est reniée par ceux qui l'ont défendue, même par

(1) *Œuvres*, III, 217.
(2) *Correspondance*, II, 81-87, 90, 100, 285.
(3) *Mme de Staël*, p. 183.

ceux qui en ont profité : « Le livre de Mme de Staël changea tout à coup cette disposition, en osant parler honorablement de la Révolution et des révolutionnaires. La première, elle distingua les principes des actes... Enfin elle releva tellement le nom de révolutionnaire que, d'une cruelle injure qu'il avait été jusque-là, il devint presque un titre de gloire. L'opposition ne le repoussa plus. Les libéraux se reconnurent successeurs des révolutionnaires, et firent remonter leur filiation jusqu'à 1789 (1). »

§ 3. — L'influence de Mme de Staël.

Ce n'est là qu'une partie de son influence. La vérité, c'est qu'elle s'est partagée avec Chateaubriand les cœurs et les esprits de la génération qui naquit aux environ de 1789. Tandis qu'on voit se ranger derrière l'auteur du *Génie du Christianisme* tous ceux et toutes celles qui, battus par l'orage, cherchent un port assuré, à Mme de Staël appartiennent les cœurs troublés qui veulent soutenir la lutte contre le milieu, contre eux-mêmes au besoin, avec les seules forces de leur raison. Voici deux noms pour préciser. Dans une lettre du 1er janvier 1817 à Lamartine, Mme Julie Charles cite l'épigraphe de *Delphine* : « Que cette devise est vraie : — Un homme doit braver l'opinion, une femme s'y soumettre. — Qu'elle est vraie du moins dans presque toutes les circonstances de la vie pour les hommes : et pour les femmes, comme elle est vraie toujours (2) ! » Lamartine, qui oscille à cette époque entre le déisme et le catholiscisme, est lui aussi un disciple de Mme de

(1) Mme de Boigne, II, 368.
(2) Doumic, *Lettres d'Elvire à Lamartine*, p. 27.

Staël, et subira longuement son influence : prenez les vers célèbres de *Milly :*

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

c'est, presque dans les mêmes termes, la théorie développée par Mme de Staël à la fin de *l'Allemagne :* « Les objets inanimés eux-mêmes font mal, quand leur décadence oblige à s'en séparer ; la maison, les meubles qui ont servi à ceux que nous avons aimés, nous intéressent, et ces objets même excitent en nous quelquefois une sorte de sympathie indépendante des souvenirs qu'ils retracent ; on regrette la forme qu'on leur a connue, comme si cette forme en faisait des êtres qui nous ont vu vivre, et qui devraient nous voir mourir. Si le temps n'avait pas pour antidote l'éternité, on s'attacherait à chaque moment pour le retenir, à chaque son pour le fixer, à chaque regard pour en prolonger l'éclat, et les jouissances n'existeraient que le temps qu'il nous faut pour sentir qu'elles passent, et pour arroser de larmes leurs traces, que l'abîme des jours doit aussi dévorer (1). »

Il est inutile d'accumuler les rapprochements pour montrer l'influence de Mme de Staël sur le mouvement romantique. C'est une de ces vérités évidentes qu'il suffit de rappeler d'un mot. Mais, à l'inverse de certains romantiques qui ont sombré dans l'indifférence de la postérité, de ces noms qui ne sont plus que des gloires désaffectées, Mme de Staël est plus vivante que jamais : il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler la bibliothèque qui a été composé sur elle en ces dernières années.

(1) *Œuvres*, II, 250.

Ceux qui, connaissant sa biographie, entreprendront la lecture attentive de ses ouvrages, seront payés de leur peine. Certes nul ne songerait à comparer sa vie et son œuvre à un parterre de lys. Mais ce qu'il y avait de meilleur en elle a toujours été grandissant, jusqu'à étouffer les mauvaises herbes. Elle a tiré de son propre cœur ses deux idées les plus chères, l'enthousiasme et la perfectibilité. Sa vie est un curieux exemple de tout ce que peut faire, livrée à peu près à ses seules forces, une âme résolue qui cherche le bien. Ce n'a pas été une ascension régulière. Mais, à chaque chute profonde succédait un effort vigoureux pour regagner le terrain perdu et monter plus haut encore.

Au milieu de ses inquiétudes sur la destinée de son amie, Mathieu de Montmorency se réconfortait en citant ce mot de Mme Necker de Saussure : « Le juge suprême évaluera tout. Il sera clément envers le génie. » Plus modestement que Mme de Saussure, je dirai : A bien évaluer tout, il faut se montrer indulgent pour les fautes de ce génie, qui, malgré ses défaillances, est un bel exemple d'énergie morale.

TABLE DES MATIÈRES

1690-09. — Impr. des Orph-Appr., F. BLÉTIT, 40, rue La Fontaine, Paris.